

Mémoire de recherche

Analyse critique des médias, séminaire de M. Dupin

La presse étudiante

Pauline Fréour, Mathilde Labbé,
Virginie Plaut et Alexandra Voinchet

Paris - janvier 2005

Table des matières

Introduction	5
1 La presse étudiante et la presse professionnelle	7
1.1 La spécificité du journal étudiant	7
1.1.1 Portrait robot d'un journal étudiant	7
1.1.2 Politiques éditoriales	8
1.1.3 Nature de l'engagement	10
1.2 Le regard porté par les professionnels confirmés sur la presse étudiante et ses participants	12
1.2.1 L'avis des journalistes : l'expérience est toujours profitable mais n'a pas la valeur d'un stage	12
1.2.2 Les organismes chargés de soutenir l'engagement des étudiants	13
2 La presse étudiante, des préoccupations spécifiques	15
2.1 De nombreuses contraintes	15
2.1.1 L'enjeu majeur : assurer la pérennité de la parution	15
2.1.2 Des contraintes de taille : humaines, idéologiques et matérielles	16
2.1.3 Des contraintes budgétaires	18
2.2 La presse étudiante et les étudiants	20
2.2.1 Des chiffres de diffusion variés	20
2.2.2 L'influence du prix sur la diffusion	21
2.2.3 L'influence de la politique éditoriale sur la diffusion	21
2.2.4 L'influence de la méthode de diffusion	22
Conclusion	25
Annexes	27
A.1 Entretiens avec les étudiants	27
A.1.1 <i>@parté</i>	27
A.1.2 <i>@parté</i> en ligne	28
A.1.3 <i>Artmaniak</i> équipe 2003-2004	28
A.1.4 <i>Artmaniak</i> équipe 2004-2005	29
A.1.5 <i>Com'quoi</i>	30
A.1.6 <i>Dauphine Mag</i>	31
A.1.7 <i>Dauphine Mag</i> bis	32
A.1.8 <i>Histoire d'y croire</i>	33

A.1.9	<i>Insatiable</i>	33
A.1.10	<i>MIR</i>	34
A.1.11	<i>Te U'i mata</i>	36
A.1.12	<i>27 bis</i>	37
A.2	Entretiens avec les journalistes professionnels	38
A.2.1	Frédéric Bouvier, de <i>Bien Public</i>	38
A.2.2	Jean-Claude Roussel, de <i>L'Echo de la Presqu'île</i>	39
A.2.3	Dominique Chivot, de <i>KTO</i>	39
A.2.4	France Précourt, de <i>Journal Français</i>	40
A.2.5	Suzanne Fréour, de <i>Elle Québec</i>	40
A.3	Entretiens avec ceux qui financent la presse étudiante	40
A.3.1	La Fondation Varenne	40
A.3.2	Le CROUS	42
A.4	Liste des principaux journaux cités	43

Introduction

Vendue au grand jour ou passée sous le manteau, distribuée de force ou abandonnée en pile au fond d'un hall, la presse étudiante est présente sur tous les campus. Le phénomène est avéré depuis le dix-neuvième siècle, grâce à des journaux qui naissent et meurent au rythme des cycles d'études, mais qui se succèdent, pour assurer l'animation des campus. Malgré cette constance, la presse étudiante n'a pas fait l'objet, à ce jour, de beaucoup d'enquêtes. C'est pourquoi nous avons voulu donner un panorama de ce que les étudiants écrivent, afin de montrer que la presse étudiante mérite d'être étudiée pour elle-même, et qu'elle peut être autre chose qu'une feuille informative à diffusion exclusivement interne.

Cependant, l'objet d'étude lui-même rend difficile toute enquête par son évanescence et sa confidentialité. Les journaux étudiants ne sont pas toujours dotés d'un numéro ISSN, et tous ne sont pas déclarés auprès de la Préfecture; leur recensement passe par le bouche à oreille ou l'enquête de terrain. Il faut, pour les découvrir, entrer dans ce réseau des parutions étudiantes, qui existe de manière informelle et que certains aimeraient voir se créer officiellement, pour une plus grande visibilité.

Par presse étudiante, nous entendons la presse produite par les étudiants à destination des étudiants, et non la presse professionnelle qui leur est destinée. L'objet de notre étude sera donc le journal que font les étudiants pour s'adresser à leurs pairs sur des sujets aussi divers que la culture, l'international ou la scolarité, en excluant toutefois les journaux à orientation politique marquée, qui appartiennent, selon nous, à une presse de partis trop particulière. La méthode que nous employons se base sur la rencontre des rédacteurs et des lecteurs de cette presse, par le biais d'interviews et de sondages. Nous avons aussi donné la parole aux acteurs de la presse professionnelle, afin de saisir le regard que porte la presse installée sur cette presse amateur parfois d'une grande qualité.

Par cette enquête, nous avons cherché à savoir comment les équipes rédactionnelles parviennent, malgré la rotation imposée par la durée des études et le manque de moyens souvent extrême, à faire un travail sérieux, réfléchi et cohérent. Nous avons aussi voulu montrer comment la presse étudiante s'insère dans la vie des campus et comment elle en sort, comment elle se constitue en un lieu de débat et d'échanges pour assurer la cohésion d'un groupe social éclaté mais vivant. Nous avons donc étudié, dans un premier temps, ce qui rapproche et ce qui différencie la presse étudiante de la presse professionnelle, en mesurant les projets et les aspirations des étudiants à l'aune de ce qu'en disent les professionnels. Dans un second temps, nous avons cherché à évaluer l'intégration de la presse étudiante à la vie étudiante, en montrant qu'elle rencontre des problèmes qui lui sont spécifiques, et en étudiant l'impact qu'elle a sur ceux qu'elle vise.

Chapitre 1

La presse étudiante et la presse professionnelle

1.1 La spécificité du journal étudiant

Faire un journal étudiant, c'est à la fois s'engager dans un projet à plusieurs avec tout ce que cela demande d'enthousiasme et de capacité à travailler en groupe, et savoir choisir un format, une maquette, une charte graphique auxquels ensuite se tenir. La créativité des journaux étudiants est le fruit d'un passage, pas toujours aisé, du bouillonnement d'idées à la réalisation concrète d'un objet qui veut plaire et informer, distraire et apprendre, faire rire et faire réfléchir. La transition de l'idée à l'article est dans les journaux étudiants une gageure plus difficile qu'ailleurs, car il faut y tenir deux paris à la fois, celui d'un sérieux qui tend parfois vers le professionnalisme, et celui d'une économie drastique de moyens, parce que, justement, les étudiants qui écrivent le font en plus d'un cursus parfois lourd.

Pour donner une image globale de la complexité de ce genre d'entreprise, nous nous sommes attachées à trois aspects des journaux étudiants qui permettent de les comparer à une presse professionnelle et d'en montrer la spécificité. Nous tenterons donc de faire le portrait robot de ce qu'est concrètement un journal étudiant, puis d'envisager les questions de politique éditoriale que se posent les rédacteurs, pour montrer enfin pourquoi et comment ceux qui veulent se faire lire par leurs camarades s'engagent dans de tels projets.

1.1.1 Portrait robot d'un journal étudiant

A quoi ressemble le journal étudiant type ? La diversité des parutions donne bien sûr à penser qu'une telle description est fatalement réductrice, mais des constantes peuvent être dégagées de l'étude que nous avons menée sur différents titres, et il existe un format qui fédère une majorité de rédactions pour son aspect à la fois pratique et économique.

Le journal étudiant que l'on rencontre le plus souvent se présente sous forme de livret agrafé format A4, imprimé et assemblé au magasin de photocopies le moins cher du quartier. Cependant, certains dérogent à ce canon sobre pour des formats plus ambitieux. *Insatiable*, qui a obtenu un partenariat avec une

maison d'éditions, est imprimé sur papier glacé, et *Kactus*, à l'image des grands quotidiens, est édité sur des doubles pages au format A3. Le journal *Te U'i mata* est imprimé sur les rotatives du quotidien local. Enfin, *Artmaniak* utilise la technique du flashage, assez onéreuse mais particulièrement esthétique. Le journal étudiant typique est en noir et blanc, avec parfois une couverture en quadrichromie, investissement non négligeable, et des illustrations tout au long de la maquette. Celles-ci se partagent généralement entre photos personnelles et dessins des crayons les plus habiles de la rédaction. Les photos prises sur le net sont rares mais parfois nécessaires pour illustrer un sujet sur lequel on ne peut pas faire de reportage photo soi-même. La plupart évitent d'utiliser cette ressource, car il est difficile de trouver des photos libres de droits, et car les rédacteurs se soucient souvent, en journalistes consciencieux, des problèmes liés à la propriété intellectuelle.

Depuis le développement des NTIC cependant, certains journaux étudiants ont décidé d'innover. *Mie de Pain et Démocratie* ou *Le BOcal* peuvent être consultés en ligne au format pdf. D'autres parutions ont même misé uniquement sur les internautes et ne sont pas distribuées en version papier. Le site <http://www.horizon-étudiant.com> se présente comme un magazine ordinaire aménagé grâce aux fonctionnalités du web : les articles y sont des reportages maison, il est réactualisé pour chaque nouveau numéro, mais il comporte des liens vers d'autres sites à destination des étudiants ainsi qu'un répertoire d'offres de emplois personnalisées. *Quai des plumes* possède lui aussi un site spécifique ; l'interface permet de mettre en relation lecteurs et rédacteurs. De même, *Le Mensuel de l'Université* dispose d'une version en ligne sur <http://www.lemensuel.net>, le site de l'association dont il dépend.

Ces constantes visuelles ne doivent pas masquer le fait qu'il existe, parmi les parutions que nous avons rencontrées, deux tendances qui permettent de dégager deux types distincts. Chaque parution peut intégrer des caractéristiques de ces deux types, mais l'un prend souvent le pas sur l'autre. D'un côté, nous avons les journaux à usage interne à un campus, souvent les plus brefs, de l'autre, les parutions qui tendent vers le format magazine. Cela détermine le volume de pages mais aussi la fréquence de la parution. Des quatre à six pages du *BOcal* à une parution comme *@parté*, qui a tiré des numéros de soixante pages, il y a une grande latitude. Cela tient cependant aussi au choix des sujets abordés et à leur hiérarchisation.

1.1.2 Politiques éditoriales

La vie étudiante est souvent proche, dans le temps, de la vie active, mais elle constitue une période bien à part, et le monde étudiant n'a visiblement pas les mêmes préoccupations que le monde professionnel. C'est ce qui ressort du discours des différentes rédactions que nous avons interrogées à propos de leur politique éditoriale. La nature des thèmes et la manière dont ils sont abordés dans la presse étudiante fait du journal étudiant une publication volontairement décalée par rapport à la presse nationale.

Peu de journaux étudiants se spécialisent dans un domaine particulier, mais lorsque la parution se veut généraliste, la hiérarchie des thèmes n'est pas la même que dans la presse généraliste professionnelle. *Histoire d'y croire* s'est spécialisé dans le domaine des études d'histoire, *MIR* dans l'international, et *Toccatà* s'oriente principalement vers la musique, mais les autres parutions recensées

couvrent pour la plupart un spectre beaucoup plus large de thèmes. Le premier entre tous est la culture, abordée par le biais de critiques, d'interviews ou de reportages : onze rédactions sur quatorze ayant répondu à la question citent ce thème, et beaucoup le citent en premier. Les deux autres thèmes les plus cités sont la vie du campus où est distribuée la parution, citée sept fois, et la vie étudiante en général, citée six fois. La politique et l'international viennent ensuite, et les thèmes les moins cités sont le sport, la santé, l'économie, les sciences et les médias. D'une manière générale, les thèmes des grands quotidiens nationaux viennent en second, peut-être parce que, comme nous l'ont expliqué beaucoup de rédacteurs, il n'est pas question de singer ni de résumer ce qui se fait dans les autres journaux que lisent les étudiants. Selon ses concepteurs, lancer *Kactus*, c'était tenter de « faire un journal tel qu'ils [les étudiants] auraient envie de le lire ».

Pour conquérir cette originalité, les journaux étudiants ont deux types de stratégie. La première consiste à se concentrer sur ce qui touche de près leur public, c'est-à-dire la vie étudiante, dans l'optique d'une presse spécialisée s'adressant à un public restreint. Les journaux étudiants peuvent alors servir de tribune à des débats propres à l'université ou à l'école où ils sont distribués. C'est le cas d'*AlternatiV*, qui fait intervenir des étudiants et des professeurs à propos de l'organisation de la scolarité dans le but d'améliorer les conditions de vie et d'étude sur le campus. Cette orientation permet aussi à la vie associative de se développer et de se faire connaître. *27 bis*, *AlternatiV*, *Te U'i mata*, *@parté*, *Le BOcal* et *Mie de pain et Démocratie* font une place importante à l'actualité associative du campus et recensent les manifestations organisées par les différents clubs qui y agissent. Certains de ces journaux traitent aussi de la vie étudiante en général, mais c'est plus rare. Les cours et les examens, en tous les cas, ne sont pas la préoccupation première des journaux étudiants, qui se placent sur un plan plus culturel qu'universitaire. L'« humour/humeur », selon la formule de *Te U'i mata*, est présent aussi et donne parfois aux journaux de campus un rôle de défouloir, de scène pour carnaval, qui reste la plupart du temps dans les limites du politiquement correct, mais qui oriente certaines parutions vers la *private joke*. Dans le *Figaro Etudiants* du 22 novembre 2004, Alicia Gaydier écrit : « Agréable à lire, le contenu du *BOcal* est pourtant loin d'être limpide pour un non-normalien ». Il faut ainsi différencier les journaux « à but informatif » et ceux qui adoptent une maquette de revue à portée plus large. Tenir le particulier et le général, s'adresser à des étudiants ciblés et traiter de sujets généraux, tel est pourtant le challenge que certains ont relevé. Notons le cas d'*AlternatiV*, qui tente, par une formule riche, de traiter à la fois les questions locales et les questions générales comme le prêt étudiant, ainsi que des sujets d'actualité internationale, comme l'épidémie du sida.

A l'opposé de la stratégie de proximité, certaines revues et certains journaux étudiants misent sur l'actualité et les thèmes de société pour informer un public peut-être restreint, mais sur des thèmes très larges : les étudiants ont leur mot à dire dans le monde qui les entoure. Cependant, le positionnement d'un journal étudiant par rapport à l'actualité est un problème complexe, dans la mesure où ces rédactions ne veulent ni ne peuvent concurrencer les quotidiens ou les magazines nationaux, pour des raisons matérielles. La plupart choisissent donc de jouer du décalage qui existe entre la presse étudiante et la presse professionnelle, pour créer un espace de discussion où l'on puisse refaire le monde en le découvrant, faire rêver et faire réfléchir. La rédactrice en chef de *MIR* affirme

ainsi « On se fait plaisir en écrivant et on essaie de parler de choses inhabituelles, inconnues, méconnues. Par exemple, notre dernier numéro ne comporte aucun article d'analyse sur les élections américaines : tout le monde peut lire de meilleurs articles sur le net, alors à quoi bon traiter ce sujet déjà si médiatisé ? » La rédaction de *Kactus* a choisi, elle aussi, de combler les silences de l'autre presse dans sa rubrique « Le monde des guerres oubliées ». Autre possibilité : choisir un angle inhabituel, faire par exemple un tableau de l'organisation sociale dans les villages du Bénin avec assez de rêve sous la plume pour emmener le lecteur en voyage. Le journal *Artmaniak* a lui aussi choisi un ton volontairement « un peu décalé ». Pourtant, lorsqu'on demande à des rédacteurs s'ils ont des modèles, s'ils s'identifient à la ligne éditoriale d'un organe de presse professionnel plus qu'à un autre, ils savent toujours répondre, ou rejeter les orientations qu'ils ne veulent pas prendre. *Kactus* a été appelé le « petit frère de *Monde diplomatique* » ; les rédacteurs de *MIR*, quant à eux, veulent s'éloigner d'un tel modèle, et préféreraient ressembler au *Courrier International*.

Dans l'une comme dans l'autre stratégie, on peut lire l'envie d'apporter l'information d'une manière inédite. Soit en partant du milieu étudiant pour regarder le monde, soit en apportant le monde dans le milieu étudiant. La vulgarisation tient donc une grande place dans les articles, qui veulent faire découvrir des thèmes d'actualité sous un angle spécifiquement « étudiant ». *Toccata* avait ainsi adopté, une année, un sous-titre explicite, « Le non-mensuel des non-spécialistes de la musique », et une ligne éditoriale favorisant la découverte, dans le but de toucher un public plus large que celui des mélomanes avérés. *Kactus* a intitulé son dossier de fond sur un thème de société « Que j't'expique », dans un jeu de mots qui souligne la nécessité de faire le point sur des sujets inégalement abordés ailleurs. Obligés de se différencier de la presse professionnelle pour être lus, les journaux étudiants affichent donc des orientations éditoriales spécifiques et adaptées au milieu étudiant, ce qui ne les empêche pas d'utiliser les techniques de la presse professionnelle dans leur travail d'investigation. En effet, la volonté d'informer va de pair avec un engagement personnel, en temps, en travail et en énergie, que nous avons voulu explorer.

1.1.3 Nature de l'engagement

Selon les rédactions et selon la fréquence de parution, l'investissement en temps des participants varie beaucoup. Cependant, il est d'autres facteurs qui déterminent l'engagement des étudiants au sein d'une rédaction, et par là, peut-être, le caractère plus ou moins abouti de la parution.

La première variable est l'intégration ou non du projet journalistique dans un cursus. Certaines de ces parutions, en effet, sont associées à des projets collectifs d'étudiants qui permettent de valider des obligations de scolarité. C'est le cas d'*Artmaniak* et de *Toccata* à Sciences-Po, d'*AlternatiV* à l'ESIEA, de *MIR* au Magistère de Relations Internationales de la Sorbonne, et à plus forte raison de *Com'quoi* pour la Licence Presse et Communication de l'université Jean Monnet à Saint-Etienne. Cependant, le projet journalistique dépasse souvent les bornes de cet engagement, en particulier si les étudiants se préoccupent de la pérennité de la revue qu'ils ont contribué à créer. Malgré le caractère parfois obligatoire de cette participation, la plupart des rédactions qui nous ont répondu constataient une motivation et d'un enthousiasme particulier pour le journalisme au sein de leur équipe. Les étudiants qui participent à *Com'quoi* sont soucieux de la

qualité de leur journal, mais pas seulement pour des raisons scolaires : « nous avons envie de fournir des informations pertinentes et de vendre notre journal au plus d'étudiants possible ». Par ailleurs, ce système est parfois un gage de survie pour les parutions, qui sont assurées de trouver des repreneurs ou des participants. *AlternatiV* nous a expliqué comment le PFH (Projet de Formation Humaine, ndlr) intégré au cursus de l'ESIEA était indispensable à la revue. Selon la rédaction d'*AlternatiV*, si les étudiants n'avaient pas la motivation de valider une obligation de scolarité, le PFH, ils seraient sans doute peu à participer au journal, et celui-ci ne pourrait survivre. A chaque projet de ce type, Sciences-Po ou l'ESIEA par exemple, ont attribué un « suiveur », qui évalue la réalisation et la qualité du projet. Notons cependant qu'en général, ceux qui s'attachent plus personnellement au projet, parce qu'ils en ont été les initiateurs ou parce qu'ils y ont davantage travaillé que les autres, sont des moteurs indispensables pour une rédaction : ils contribuent à motiver les autres à leur tour et à développer le projet. De « PFH pur », *AlternatiV* est ainsi passé au statut d'association indépendante de l'ESIEA, mais le fait d'y participer constitue toujours une validation de PFH. Le cadre associatif est aussi celui retenu par le Magistère de Relations Internationales de la Sorbonne, qui propose à ses étudiants de participer à un projet associatif pour valider une obligation de scolarité. *MIR* fait partie de ceux-là. Or le cadre associatif semble ajouter quelque chose au projet, quel qu'il soit, parce que c'est une manière de se rendre indépendant, et que cela implique une plus grande responsabilité.

A l'intérieur de ces rédactions, chacun s'engage donc d'une manière qui lui est propre, car les cadres qui régissent les parutions sont divers. Il existe cependant une variable autre que le cadre du projet, qui détermine souvent profondément la motivation des rédacteurs. Certains ont en effet le projet de faire du journalisme leur métier. Même si ceux qui ne veulent pas entrer dans la presse professionnelle se soucient tout autant de la qualité de leur journal, nous avons voulu faire une place à ce phénomène pour le mesurer ensuite à ce qu'en pensent les professionnels. Sur l'échantillon que nous avons étudié, neuf rédactions ont répondu que leurs participants avaient un projet professionnel dans le journalisme, mais ce n'est pas le cas de toute la rédaction à chaque fois. Celles qui y insistent le plus sont la rédaction de *Com'quoi*, intégrée à une école de journalisme, celle du *Mensuel de l'Université*, qui tend à se professionnaliser, celle de *27 bis* - sur le groupe d'étudiants de cinquième année l'an dernier, quatre sur cinq ont intégré une licence de communication - et celle d'*Artmaniak* - le journal porte la mention « semi-professionnel depuis mars 2001 ». D'autres, comme *Horizon étudiant*, parlent de se « faire la main », ou expliquent que cette motivation existe, mais que le journal en lui-même ne se considère pas comme professionnel. Seules trois rédactions ont répondu significativement non à cette question. La proportion de rédacteurs qui pensent que ce genre d'expérience est nécessaire ou au moins souhaitable pour entrer dans le monde du journalisme est non négligeable, reste à se demander quel est à ce propos l'avis des *insiders*.

1.2 Le regard porté par les professionnels confirmés sur la presse étudiante et ses participants

La presse étudiante fait l'objet d'un véritable enthousiasme de la part des étudiants qui y participent. Nombreux, en effet, sont les « apprentis journalistes » qui y voient le moyen de faire leurs premières armes, d'apprendre les techniques journalistiques sur le tas, de prendre la mesure des contraintes de temps, de budget, de format des articles, de droits de reproduction qui sont variables pour les grands titres nationaux comme pour les plus petites structures. Ces expériences sont d'ailleurs toujours mises en avant sur les CV des postulants à des stages ou à un premier emploi. Ce sentiment d'effectuer un « vrai » travail journalistique est-il partagé par les journalistes professionnels et les spécialistes de la presse ? Quel regard posent ces professionnels sur ces publications et sur le travail effectué par les étudiants en leur sein ?

1.2.1 L'avis des journalistes : l'expérience est toujours profitable mais n'a pas la valeur d'un stage

La première évidence qui se détache des entretiens effectués avec les journalistes professionnels est qu'ils ne connaissent aucun journal étudiant ! Dès lors, il semble difficile de valoriser auprès d'eux une collaboration à tel ou tel titre étudiant lors d'une candidature pour un stage ou un premier emploi, même si le titre en question est d'une grande qualité. Plus encore, les journalistes font souvent preuve d'une certaine indifférence vis-à-vis de ce que l'étudiant a pu écrire et publier dans ces journaux, quel que soit le degré d'implication dont celui-ci a pu faire preuve, et la qualité de l'article en question. En effet, les professionnels font remarquer que plusieurs caractéristiques de la presse étudiante concourent à la rendre peu intéressante et difficilement accessible pour les journalistes : la qualité de ces journaux est très inégale, ils sont distribués en interne au sein des universités et écoles, les sujets touchent principalement le lectorat étudiant et donc peu les journalistes adultes et confirmés.

Les journalistes valorisent donc beaucoup plus les stages, réalisés dans de « vraies » conditions de travail et supervisés par des professionnels. C'est pour eux la garantie que le papier rédigé par l'étudiant respecte les exigences du métier. Il est en outre possible de contacter ensuite le directeur de stage pour se renseigner sur le professionnalisme de l'étudiant ; *a contrario*, un journaliste sera moins enclin à se fier à l'avis d'un rédacteur en chef de journal étudiant concernant la qualité du travail effectué par l'un de ses collaborateurs.

Néanmoins, certains des journalistes rencontrés s'accordent pour dire que le fait qu'un étudiant ait participé à ce type de magazine est révélateur :

- de son intérêt pour la profession (un élément assez déterminant dans un secteur comptant un grand nombre d'appelés, et peu d'élus), voire d'un domaine en particulier - l'art, la musique...
- de sa capacité à se débrouiller avec peu de moyens.

Enfin, la publication d'un article permet aux futurs employeurs potentiels de lire un papier réalisé de façon autonome par l'étudiant, et donc de voir « si celui-ci écrit correctement, sait aborder un sujet sous un angle pertinent et original, voire s'il a du talent, explique Suzanne Fréour, qui fut longtemps la rédactrice en chef de *Elle Québec*. Pour moi, l'écriture est primordiale, et ces

articles ont l'intérêt de montrer un exemple du style de l'étudiant. » Le bilan est donc mitigé. Il ne sera jamais reproché à un étudiant d'avoir participé à ce genre de titre - car, comme l'explique Jean-Claude Roussel, rédacteur en chef de *L'Echo de la Presqu'île*(PQR) : « Pour moi, savoir qu'un étudiant a déjà travaillé dans un de ces journaux est un élément incontestablement positif : ça prouve qu'il s'intéresse à l'écrit et que rédiger un texte ne le rebute pas, quel que soit son niveau de rédaction. Je préfère un jeune ayant assumé les responsabilités de rédacteur en chef d'un magazine étudiant, à un autre ayant fourni en sandwiches les journalistes du *Monde* pendant deux mois ! » Pourtant, ce type de participation reste sous-valorisé par rapport à un stage en bonne et due forme.

1.2.2 Les organismes chargés de soutenir l'engagement des étudiants

Fort heureusement pour les étudiants, certains organismes restent persuadés que la presse étudiante a un rôle important à jouer, et qu'il faut pour cela l'aider à se maintenir, notamment en la soutenant dans le domaine où elle rencontre le plus de difficultés, le domaine financier, lequel influe directement sur la stabilité et la durée de vie du média en question. Deux organismes - ce qui est relativement peu par rapport au grand nombre de titres étudiants - proposent ce type d'aide aux publications étudiantes : les Services des Affaires culturelles des différents CROUS (il en existe un par académie) attribuent chaque année des bourses ou un soutien technique à des projets culturels, parmi lesquels peuvent se trouver des journaux et/ou radios étudiants. Quant à la Fondation Varenne, elle est unique en France en ce qu'elle attribue chaque année un prix d'une valeur de 8000 euros, somme conséquente si l'on considère le budget moyen des journaux étudiants, aux meilleurs journaux étudiants de l'année. En 2004, la Fondation a décerné le premier prix au journal *Trajectoire* de l'EJT de Toulouse. *Com'Quoi*, de l'association « Mercurocrom » de l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne, *@parté* de l'IFP, *La Détresse du Mirail*, de l'association de soutien au journal du même nom, à Toulouse, et *Autrement Chine* de l'association « La route de la soie » de l'INALCO/ESSEC de Vilejuif, ont également été récompensés.

Comment ces organismes justifient-ils leur démarche, positive, certes, mais qui va à l'encontre de l'opinion générale - à savoir, que les étudiants doivent se « débrouiller » ? En vertu du rôle de lien social que ces journaux peuvent jouer auprès d'un lectorat bien particulier, les étudiants. Jacques Bouchet, assistant de la responsable du service Culture au CROUS de Paris, chargé de sélectionner les projets étudiants pouvant bénéficier d'une bourse de soutien, explique : « Nous recevons proportionnellement assez peu de projets de journaux étudiants par rapport à d'autres projets culturels, associatifs... Mais lorsque nous choisissons de les aider, c'est parce que nous pensons qu'ils peuvent aider à constituer un lien entre les étudiants des diverses facultés. C'est pourquoi nous favorisons les publications traitant de thèmes assez consensuels et compréhensibles par tous, à savoir notamment la culture ». On retrouve la même idée dans l'argumentaire de Paul Saigne, président de la Fondation Varenne : « La Fondation a pour objectif de promouvoir le développement d'une information libre, citoyenne, respectueuse des valeurs républicaines. La presse étudiante est un instrument de communication ».

Ainsi, loin de réduire la presse étudiante à un passe-temps sans conséquences,

comme peuvent le faire certains professionnels, ces deux organismes considèrent au contraire que celle-ci a son rôle à jouer dans le champ de l'information. Paul Saigne estime même que les étudiants qui s'impliquent dans ces journaux réalisent souvent un travail de qualité, qu'il faut encourager, non seulement pour le travail qu'ils accomplissent dans le champ assez restreint de la presse étudiante, mais aussi parce que cette première expérience peut s'avérer être un tremplin pour une carrière journalistique à part entière : « La presse étudiante peut être considérée, dans une certaine mesure, comme une pépinière. Certains rédacteurs sont professionnels. » Il contredit en cela les convictions relativement peu informées des journalistes professionnels. La politique de la Fondation Varenne reste cohérente jusque dans les critères pris en compte pour l'attribution du prix. Cherchant à récompenser le talent, et non les ressources financières ou techniques, les membres du jury tiennent compte des moyens avec lesquels ces publications ont été réalisées, de façon à ne pas favoriser ceux qui, par le jeu de subventions ou sponsors, pourraient se permettre une impression de meilleure qualité, comprenant photos en couleurs et papier glacé : « L'idée, c'est de récompenser le mérite, les efforts entrepris, tout en tenant compte des moyens à disposition des équipes rédactionnelles [...]. En effet, tous les journaux ne peuvent être mis sur un pied d'égalité et certains ont la chance de bénéficier de plus de moyens. Mais la Fondation Varenne tient tout autant à récompenser de petites associations qui éditent des journaux en noir et blanc. Le formulaire d'inscription fait figurer les ressources dont disposent les associations, les chiffres de leur diffusion. » En outre, pour ne conserver que les projets sérieux visant le long terme, la Fondation exige des candidats qu'ils puissent prouver la viabilité de leur projet. En effet, le but de ces prix, bourses et soutiens techniques n'est pas de rendre les médias étudiants dépendants de l'aide extérieure. Au CROUS, la politique est ferme : « Nous les aidons généralement à lancer le premier numéro, voir les deux premiers, mais ensuite ils doivent trouver leurs propres moyens de financement. » L'idée est la même à la Fondation Varenne. De l'avis de Paul Saigne, l'un des critères essentiels pour juger de la qualité d'une publication étudiante reste sa continuité : « Nous demandons aux associations de renvoyer des exemplaires du dernier numéro paru et un exemplaire d'un précédent numéro. L'ancienneté du journal est un critère à prendre en compte. Nous ne voulons pas d'un journal créé *ex nihilo* pour le concours ». C'est un argument repris par l'équipe du CROUS, qui place au premier rang des difficultés rencontrées par les journaux étudiants le problème de leur pérennité : « Comme toutes les associations, ils sont assez précaires. La première équipe est toujours très motivée, car c'est elle qui lance le projet, mais la relève, ensuite, « n'assure » pas forcément. Certains projets s'essouffent parfois très vite ». D'où la conviction motivant la démarche de la Fondation Varenne : « C'est très méritoire d'assurer un suivi pour un journal étudiant.[...] c'est important d'encourager ce suivi. Tout cela dans une optique démocratique : favoriser la liberté de ton. » Et la presse étudiante, de l'avis de ces organismes, a sa place au sein des médias divers et variés.

Chapitre 2

La presse étudiante, des préoccupations spécifiques

2.1 De nombreuses contraintes

2.1.1 L'enjeu majeur : assurer la pérennité de la parution

Un des enjeux d'une publication étudiante consiste en sa pérennité. Comment faire vivre un journal étudiant dans la mesure où son équipe rédactionnelle est par la force des choses amenée à changer ? Nécessairement, d'une année sur l'autre, les rédacteurs peuvent changer. Sortir du monde des études signifie bien souvent arrêter son implication dans une parution étudiante. Si la question semble pertinente, la réponse à apporter doit être divisée en deux aspects. D'une part, les rédacteurs, souvent à l'initiative de la parution, occupent ces postes pendant plusieurs années. Il faut remarquer que ceux qui s'investissent le plus longtemps dans un tel projet sont souvent des personnes qui ont des responsabilités dans le titre, comme des chefs de rubrique. *Artmaniak* comporte six rédacteurs permanents. *Kactus* a gardé dix membres de l'équipe de base, depuis février 2003. La rotation est donc relativement faible. La durée moyenne de l'implication dans une parution étudiante d'un rédacteur fondateur est de deux ans, comme à la rédaction d' *@parté* ou d' *Insatiable*. On ne peut cependant pas oublier que certains journaux sont très dépendants de la rotation annuelle des universités : c'est le cas pour *Dauphine Mag* ou *Horizon étudiant*.

D'autre part, les journaux étudiants font appel à une vraie main d'oeuvre rédactionnelle. Des « pigistes » volontaires et bénévoles viennent enrichir les pages, selon les termes de l'équipe de *Kactus*, créer de nouvelles rubriques, ou écrire des articles avec un style plus décalé. Le nombre de collaborateurs occasionnels varie entre deux et sept personnes en général. Ainsi, *Dauphine Mag* compte deux pigistes par parution. *Histoire d'y croire* a utilisé les services de deux professeurs d'histoire de l'Université Cergy-Pontoise pour son premier numéro. *Horizon étudiant* et *Insatiable* font régulièrement appel à cinq à sept rédacteurs pigistes. Le nombre de pigistes peut parfois être non négligeable comme à la rédaction du *Mensuel de l'Université*. Les rédacteurs occasionnels ne sont pas seulement des élèves bénévoles. Il arrive que des professeurs, universitaires utilisent les colonnes des journaux étudiants pour s'exprimer. *Le Mensuel de l'Université* reste

cependant l'exception qui confirme la règle. Autre cas particulier : *Le BOcal*, de l'AEENS, est une parution hebdomadaire. Tous les mercredis, le noyau dur de l'équipe se réunit pour monter et écrire le journal. Mais pour ce faire, ils font appel à des pigistes volontaires, parfois ceux qu'ils ont « sous la main ». Tous les étudiants de l'ENS sont finalement rédacteurs potentiels et le journal devient ainsi une sorte de tribune qui obtient de fait toute son importance dans le paysage universitaire. Il s'ensuit logiquement que la rotation des cinq rédacteurs permanents est très régulière (tous les six mois).

Au fil du temps et des changements de têtes, le journal peut évoluer. Toutefois l'enjeu de taille pour ce type de publication fragile est de garder une ligne éditoriale nette afin de laisser son empreinte et de fidéliser un public volage. C'est le problème auquel a été confronté *MIR* en décembre dernier. L'équipe actuelle a pris en main le journal il y a deux ans, sans vraiment bénéficier d'un passage de relais de la part des rédacteurs précédents. Aujourd'hui, ses responsables entendent intégrer les nouveaux élèves de première année de leur formation universitaire. « Donner les clés de *MIR* aux plus jeunes, pour qu'ils puissent ensuite le continuer sans nous ... ou avec nous, d'ailleurs ». Les membres de *MIR* soulignent la difficulté de cette « délégation » de pouvoir car il est difficile de responsabiliser de nouvelles recrues quand les « anciens » chapeautent encore la parution. Travailler en groupe suppose une bonne entente entre les membres et aussi un certain « rodage ».

De telles contraintes humaines expliquent la mort prématurée de certains journaux étudiants. Par exemple, *Histoire d'y croire*, rattaché à l'Université de Cergy-Pontoise, n'a survécu que le temps d'un numéro, en avril 2003, du fait du manque de motivation et du non renouvellement des équipes. *Le Poisson Mort* de l'AEENS a lui aussi cessé sa parution. La ligne éditoriale, fixé à ses débuts, est restée très floue et le support est resté le même : la feuille A3 pliée en deux qui permet une grande souplesse et la publication rapide de tout ce qui est prêt à être publié. La rédaction du *Poisson Mort* pu compter jusqu'à 40 membres. 27 numéros, plus leurs suppléments et hors-séries, sont parus. Mais là encore, le défaut de « repreneurs » motivés a joué en la défaveur du journal. *Le Poisson Mort* attend d'être exhumé par une nouvelle équipe, tout comme *@parté* a été relancé en 2002 après une absence prolongée.

2.1.2 Des contraintes de taille : humaines, idéologiques et matérielles

Les rédacteurs de ces journaux étudiants répartissent assez strictement les postes en général. Néanmoins, dans la pratique, les rédacteurs, comme à *Artmaniak*, assument souvent beaucoup de fonctions et s'investissent en temps dans l'ensemble du journal. Si la rédaction en elle-même ne semble pas poser de problèmes, beaucoup de parutions choisissent d'illustrer leurs textes. On est dès lors en droit de s'interroger sur la nature des illustrations. La question semble d'autant plus pertinente quand on sait que l'utilisation de photographies suit un ensemble de règles juridiques, liées aux droits d'auteur. En effet, on ne peut pas utiliser une photo tirée d'une agence de presse ou d'Internet de façon libre et gratuite. La plupart des photos d'agence sont payantes. Elles sont parfois très chères, en tous cas souvent trop chères pour les budgets de journaux étudiants. Ces derniers ont donc recours à deux solutions : l'illustration par des dessins qu'ils produisent eux-mêmes ou des photographies libres de droit (gratuites) ou

faites par leurs propres moyens.

Kactus s'affiche comme une vraie structure avec une équipe de graphistes et illustrateurs, dont un professionnel. Ce journal mise sur l'originalité de son iconographie. *MIR* comporte des illustrations faites à la main, notamment des cartes régionales et des dessins humoristiques. Les dessinateurs sont tous des étudiants qui font partager leurs talents artistiques, comme pour *Insatiable*.

Le BOcal illustre sa rubrique cinéma avec des affiches de films, qu'elle peut obtenir en louant la bobine du film en question. *Artmaniak* obtient des photos libres de droit d'agences de presse et compte aussi sur des étudiants photographes amateurs. *Le Mensuel de l'Université* et *@parté* fonctionnent de la même manière : avec des images libres de droit et des photos personnelles. Il faut dire que les rédacteurs d' *@parté* sont des élèves en journalisme, sensibilisés à cette question de droits d'auteur, question déontologique. En revanche, certaines parutions ne semblent pas tenir compte de ces impératifs : c'est le cas du *27 bis* qui tire parfois ses photos d'Internet. Il semble aussi que l'obligation de mettre à côté de la photo le nom de son auteur et un copyright soit parfois oubliée.

Si l'ordinateur est à disposition de tous, tous les journaux étudiants ne maîtrisent pas forcément les techniques de PAO (publication assistée par ordinateur). Les exceptions sont rares : *Com'Quoi* est fait par des étudiants en presse et communication de Saint Etienne. Les trente membres de la rédaction se divisent en deux équipes : rédaction et PAO, et mettent ainsi en pratique leurs enseignements. Certes la mise en page est essentielle car l'esthétique est ce qui attire le lecteur en premier. Il faut soigner la couverture et l'aspect général du produit. Le fond compte tout autant que la forme. Et un journal imprimé en noir et blanc a tout autant de mérite qu'une publication plus sophistiquée. Le choix du mode de reproduction dépend bien souvent des moyens financiers disponibles, du nombre d'exemplaires et de la qualité recherchée. Passer par un imprimeur donne une qualité professionnelle mais revient cher.

Qui plus est la maquette est soumise aux aléas des changements de têtes à la direction. Dans beaucoup de cas, l'arrivée d'une nouvelle équipe éditoriale entraîne une refonte de la maquette, comme si cette première mesure jetait les bases de l'appropriation du journal par ses nouveaux membres. C'est le cas pour *Artmaniak* : la nouvelle équipe a souhaité garder le ton décalé du journal mais en donnant la priorité à des articles plus courts, plus rapides à lire, et des rubriques plus distinctes. Les nouveaux membres se sont inspirés des critiques faites sur les précédents numéros, tout en ne se sentant pas tenu de coller à l'ancienne maquette. En reprenant *MIR*, la nouvelle équipe a totalement changé la maquette du journal. Celle du *Mensuel de l'Université* a évolué, en se recentrant sur les liens entre l'université et le grand public. Le journal s'articule autour de cinq rubriques clairement définies. *Kactus* a lui aussi une maquette fixe, avec des rubriques comme « Kactus & co » (la tribune des correspondants étrangers du journal) ou « Turlukactus » (plate forme de libre expression). Enfin, les changements de maquette sont parfois totalement insérés dans la politique éditoriale des journaux étudiants. *Com'Quoi* change la couleur de sa maquette pour ses deux numéros annuels.

Les contraintes de maquette tiennent donc compte du renouvellement humain mais aussi des moyens techniques « du bord ». La parution de ces journaux est par suite variable : *@parté* ne publie pas le même nombre de numéros par année à cause du manque de motivation et du temps disponible. D'où l'intérêt pour les rédactions étudiantes de disposer d'aides financières en plus des

fonds propres de l'association ou des investissements financiers personnels. Les budgets d'édition varient selon les journaux étudiants et les supports choisis. Certains budgets n'excèdent pas 500 euros : c'est en général la somme consacrée à l'édition pour des journaux qui ont peu de pages (*Dauphine Mag*) ou un papier classique (*Histoire d'y croire*). A l'inverse, certains budgets peuvent aller jusqu'à 3 000 euros (chaque exemplaire de *Com'Quoi* revient à 2 euros, il est vendu 1 euro).

2.1.3 Des contraintes budgétaires

Si la rémunération n'est pas un facteur d'implication pour les jeunes rédacteurs, l'argent reste pourtant nécessaire pour financer le tirage du journal. La vente de la publication peut sembler a priori le meilleur moyen, et surtout le plus simple pour récupérer ses fonds. Or la plupart des journaux étudiants sont souvent diffusés gratuitement, comme *27 bis*, *Dauphine Mag*, *Insatiable*, *27 bis*, *Le BOcal*. Les arguments en faveur de la gratuité sont : favoriser la curiosité des autres étudiantes, ouvrir le lectorat et surtout avoir la satisfaction d'être lu. La décision de vendre un journal ne se situe pas uniquement au niveau du financement de celui-ci, mais aussi au niveau symbolique de la relation avec le lecteur. Une distribution gratuite est tout à fait possible mais elle n'engage pas le lecteur. Ainsi, *Te U'i mata* de l'Université de la Polynésie Française, *Te U'i mata*, est vendu à 2,50 FF (0,38 euro) : c'est avant tout symbolique. Les journaux étudiants payants sont à la portée de toutes les bourses étudiantes : un euro pour *Com'Quoi*, *@parté*, *Artmaniak*, *Kactus* une somme qui ne permet cependant pas de rentrer dans ses fonds. Le journal le plus cher, *Le Mensuel de l'Université*, est vendu à trois euros. Il faut toutefois noter qu'il s'agit d'un journal de niveau national puisqu'il est reconnu et vendu dans toutes les universités françaises. Son format et sa maquette (40 à 60 pages, en papier glacé avec couverture rigide) entrent aussi en ligne de compte pour fixer son prix.

Les journaux étudiants disposent de fonds de départ relativement faibles. Certains journaux qui dépendent d'associations étudiantes bénéficient des cotisations d'adhésion à ces dites associations. C'est le cas pour *27 bis* rattaché à une association de Sciences Po Paris, y adhérer coûte 10 euros. En théorie, une partie des fonds de l'association peut aider le journal étudiant. C'est aussi le cas d'*@parté*, qui peut bénéficier des fonds issus des adhésions à l'AEIFP de l'Institut Français de Presse (Paris). *Insatiable* dispose d'une enveloppe de 3 500 euros venant de certains organes de l'Institut National de Sciences Appliquées de Lyon.

Intégrés au sein des campus universitaires, les journaux étudiants peuvent bénéficier d'un soutien financier soit par l'intermédiaire de l'association dont ils dépendent soit directement. *Le Mensuel de l'Université* reçoit des finances des institutions universitaires, tout comme *Dauphine Mag*. Le FSDIE des universités (Fonds de solidarité et de développement des initiatives étudiantes), géré par les services de la vie étudiante ou de la vie culturelle de chaque université, aide aussi les associations étudiantes. Il est composé d'une partie des droits d'inscriptions acquittés par les étudiants. 70 % à 80 % de cette somme est consacrée aux projets étudiants, dans tous les domaines.

Les journaux étudiants font parfois appel à des annonceurs : publicité, parrainage, prestations gratuites... Faire appel à des annonceurs suppose de leur présenter un projet qui tienne la route. Vendre un quart de page à un annon-

ceur permet de récolter des fonds substantiels pour la survie de journal. C'est aussi bénéficier d'une certaine manière du prestige de l'annonceur. Le lecteur y trouvera un gage de crédibilité, si les rédacteurs font toutefois attention à rester indépendant par rapport à l'annonceur. *Dauphine Mag* a quelques sponsors : banques, recruteurs qui diffusent ainsi de offres de travail étudiant. Les fonds ainsi récupérés permettent de couvrir un tiers des frais selon les parutions. *Te U'i mata* a quatre annonceurs par numéro : deux institutionnels (La Poste et une banque) et deux privés (Volvic et un magasin de surf). Chaque annonceur dispose d'une demi-page en couleur dans le journal qu'il paie 700 euros environ. *Insatiable* reçoit 2 000 euros par an d'une banque partenaire et une aide d'une maison d'édition. *Insatiable* sort cinq numéros par année, soit 20 000 exemplaires, dont le prix de revient est de 5 400 euros par an. Les aides financières permettent de rembourser presque toutes les dépenses d'impression. *Com'Quoi* peut obtenir jusqu'à 1 500 euros de subventions, de la part de la ville de Saint Etienne, de son Palais des Spectacles. Des commerces de proximité, SFR ou le Crédit Agricole font parfois quelques dons financiers.

En dehors de ces partenariats, sponsors, subventions, les fonds privés destinés à encourager la presse étudiante sont rares. La Fondation Alexandre Varenne et Marguerite Varenne pour la presse et la communication a créé un concours destiné aux journaux des grandes écoles et universités françaises. 8 000 euros de prix sont offerts chaque année aux meilleurs journaux étudiants. Ces aides restent ponctuelles.

Un dispositif d'aides publiques, gérées par des organismes dépendant de l'Etat, est mis en place pour favoriser les initiatives étudiantes. Formellement, aucun soutien public n'est spécifiquement destiné à la presse étudiante. Néanmoins, les groupes d'étudiants, désireux de créer une publication étudiante, regroupés en association (dans le sens juridique du terme), peuvent prétendre à l'obtention de certains fonds via des concours spécifiques. L'exemple à suivre en la matière est le journal *Kactus* qui fonctionne sans publicité mais reçoit des aides de la mairie de Paris, de l'OFAJ (Office Franco-Allemand de la Jeunesse) et du CROUS.

Pour finir, nous dressons ici un bref panorama, non exhaustif, des aides disponibles. La mairie de Paris a mis en place un soutien aux projets collectifs d'étudiants. Ce dispositif aide financièrement les associations étudiantes porteuses d'un projet. Chaque année, une enveloppe d'environ 500 000 euros est redistribuée au fur et à mesure des demandes qui se font sur simple dossier libre (lettre de motivation, présentation du projet, budget...). Le dispositif « Culture ActionS » du CROUS a pour principal objectif de redynamiser les activités culturelles en milieu universitaire et par là même d'aider les étudiants porteurs de projets à les réaliser. Le fonds Culture permet de financer des projets réalisés sous de multiples formes (festival, rencontres, concerts, expositions...) dans un domaine artistique : théâtre, littérature, cinéma, photographie, arts graphiques, danse, musique, création multimédia, peinture, sculpture... Les bourses « Défi jeunes » dépendent du ministère de la Jeunesse et des Sports (Direction régionale et départementale de la Jeunesse et des Sports). Elles sont ouvertes aux jeunes de 15 à 28 ans et priment des projets dans tous les domaines. Chaque année, une trentaine de jeunes porteurs de projets dans des secteurs très variés (arts, sciences, social...) obtiennent une aide financière de 7 600 euros sous la forme d'un prix : les bourses Déclics Jeunes de la Fondation de France. Pour pouvoir postuler, il faut avoir entre 18 et 30 ans (- de 30 ans lors de l'inscription).

Le prix de l'Initiative étudiante Animafac récompense chaque année un à cinq projets qui ont marqué l'année. Sur une moyenne de 300 dossiers envoyés par an, une vingtaine sont sélectionnés et les lauréats sont invités à venir défendre leur projet au sein de l'université d'été « Campus en été ». La somme de 5 000 euros est répartie entre ces différents prix.

Malgré tout ce dispositif, certains journaux connaissent des difficultés financières qui remettent en cause leur pérennité. *Artmaniak*, journal culturel de Sciences Po, a vu rouge. Son sponsor, le Théâtre de la Colline offre l'impression et ne fait payer que le flashage, en contrepartie de la quatrième de couverture, ce qui a réduit les coûts de tirage de 1 200 euros pour le premier numéro à 300 euros pour les suivants. Malgré ce partenariat, la comptabilité est dure à tenir. *Artmaniak* vend à chaque sortie 250 exemplaires à 2 euros l'un. L'Orchestre de Paris et *Beaux-Arts Magazine* ont aussi acheté des espaces publicitaires à *Artmaniak*. Néanmoins, *Artmaniak* a accusé d'un déficit, comblé par le Bureau des Arts de Sciences Po, dont dépend le journal, en échange d'espaces publicitaires. La plupart des journaux étudiants ne réalise aucun bénéfice, à plus forte raison lorsqu'ils dépendent d'associations loi 1901.

2.2 La presse étudiante et les étudiants

L'un des points fondamentaux de toute publication est, bien entendu, son public. La plupart des journalistes « professionnels » écrivent d'ailleurs de façon différente selon les lecteurs potentiels. Or, l'un des problèmes principaux que rencontrent les journaux étudiants est précisément le manque de lectorat.

En effet, nous avons contacté un certain nombre d'étudiants, dans les universités et les écoles qui abritent les journaux que nous avons étudiés. Dans la grande majorité des cas, les étudiants ne lisent pas les journaux édités dans leur école, voire ne les connaissent pas. Dans le cas de l'Institut d'Etudes politiques de Paris, notamment, les élèves ont accès à plusieurs publications : le *27 bis*, *Artmaniak* et *Toccata*. Or, la plupart des élèves sondés (près de 100) ne peuvent citer aucun de ces journaux spontanément. Et, lorsque nous leur citons les différents journaux, les noms du *27 bis* et d'*Artmaniak* leur disent effectivement quelque chose mais ils ne les lisent que très rarement. Les journaux qui échappent à ce manque de notoriété sont peu nombreux. Il s'agit essentiellement de *Insatiable* de l'INSA de Lyon, de *Te U'i mata* de l'Université de la Polynésie française et du *Mensuel de l'Université*. Pourquoi un tel déficit de notoriété et pourquoi certains journaux réussissent-ils là où d'autres échouent ?

2.2.1 Des chiffres de diffusion variés

Pour commencer, il convient de faire un état de la diffusion des différents journaux. Sur les quinze étudiées, sept parutions sont imprimées à 500 exemplaires ou moins, alors même que les établissements de rattachement ont une très grande population étudiante. Cinq éditent entre 1000 et 2000 exemplaires, avec une mention particulière pour le journal tahitien, publié à 1500 exemplaires pour 2000 étudiants. Enfin, trois sont diffusés à plus de 2000 exemplaires, l'un, *Horizon étudiant*, étant un journal on line uniquement (nous avons pris en compte le nombre de visites sur le site). Comment expliquer ces différences ? Nous avons considéré que le critère de « qualité » n'était pas pertinent. Tout d'abord, il

s'agit d'un critère extrêmement relatif. Ensuite, toutes les publications étudiées sont réalisées par des étudiants d'université ou de grande école. Les rédacteurs nous semblent avoir des potentiels égaux. Il est vrai que certains disposent sans aucun doute d'une plus grande aisance dans l'écriture, mais ce n'est pas le « talent » d'un ou deux rédacteurs qui va fondamentalement changer la valeur d'une publication étudiante. Enfin, lorsque nous avons interrogé les étudiants des différents établissements, les jugements de valeur concernant la « qualité » des journaux ont été sensiblement les mêmes. Nous avons donc choisi de nous intéresser à des critères plus objectifs.

2.2.2 L'influence du prix sur la diffusion

Selon les élèves interrogés, un des premiers obstacles à la lecture de la presse étudiante est le prix. Beaucoup d'entre eux ne conçoivent pas d'acheter un « simple » journal d'université ou d'école au prix d'un euro (lorsque la publication est payante, c'est le prix le plus fréquent), alors même qu'ils peuvent acquérir *Le Figaro*, par exemple, pour la même somme. Effectivement, selon une étude IPSOS réalisée en 2003, les jeunes entre 16 et 24 ans consacrent un budget très modeste à l'achat de la presse. 56% des personnes interrogées consacrent moins de 10 euros par mois à cette dépense, seulement 5% d'entre eux dépensent plus de 20 euros par mois. Or, beaucoup d'étudiants, pour leurs études, se doivent de lire la presse quotidienne et la presse magazine. On comprend donc qu'il reste peu de place pour l'achat de la presse étudiante. Et, pourtant, si l'on considère les quinze journaux que nous avons étudiés, le critère de prix ne semble pas tellement pertinent pour expliquer les différences de diffusion. Sur les sept publications tirées à moins de 500 exemplaires, quatre sont au prix d'un euro et trois sont gratuites. Pour les journaux édités de 1000 à 2000 exemplaires, deux coûtent un euro, un autre, *Te U'i mata*, revient au prix symbolique de 0.37 euro et le quatrième est gratuit. Enfin, parmi les plus imprimés, deux sont gratuits (dont un est on line uniquement) et le troisième est au prix de trois euros, soit le prix le plus élevé. Donc, d'après notre étude, le prix n'est pas un frein à la réussite des publications étudiantes, tout comme la gratuité n'est pas un gage de succès.

2.2.3 L'influence de la politique éditoriale sur la diffusion

Autre critère possible : les politiques éditoriales des journaux. Toujours d'après la même étude IPSOS de 2003, les jeunes voient dans la lecture de la presse un moyen de s'instruire et s'enrichir à 60% ainsi qu'une façon d'obtenir des informations sur les sujets qui les passionnent à 58%. Parmi les thèmes plébiscités, on retrouve les événements, sorties et loisirs pour 85% des personnes interrogées, l'international pour 64% et, finalement, la politique pour 31%.

Selon l'étude que nous avons menée, il semble en effet que les politiques éditoriales ont une importance particulière. On retrouve, dans l'ensemble, les critères de l'étude IPSOS. Ainsi, les informations de proximité concernant la vie de l'établissement scolaire et les sorties, mais aussi les informations nationales et internationales sont importantes. Et les journaux qui réussissent le mieux savent mêler ces deux grands thèmes. Par exemple, *Insatiable* de l'INSA de Lyon a un certain nombre de rubriques consacrées à l'actualité étudiante, que ce soit par la rubrique « Campus » - par exemple un article sur le ciné-club en décembre

2004 - et ou par la rubrique « Loisirs ». Mais, au-delà de ces informations de proximité, les rédacteurs lyonnais ont consacré notamment plusieurs dossiers au thème de la « recherche », qui intéresse particulièrement les élèves ingénieurs de l'Institut. De même, *Le Mensuel de l'Université* consacre certains articles à la vie universitaire, tout en traitant également de la mondialisation, de la religion ou encore du rôle de l'eau dans le déclenchement ou la poursuite des conflits armés... Au contraire, les publications plus confidentielles sont extrêmement spécialisées. *Toccatà*, par exemple, est consacrée entièrement à la musique, y compris dans les rubriques petites annonces, sorties ou critiques de livres. *MIR* est consacrée à des reportages sur l'international. Et, si l'on ne peut que louer les efforts d'originalité, le manque d'informations de proximité nuit sans doute à son développement. *Histoire d'y croire* et *@parté* s'intéressent respectivement à l'histoire et à la culture et aux médias. Il est évident que ces lignes éditoriales correspondent totalement aux intérêts des élèves de ces sections (UFR Histoire de l'Université de Cergy Pontoise et Institut Français de Presse). Mais cette spécialisation à l'extrême pose forcément un problème de taille pour « exporter » la publication. Par exemple, l'interview de Paul Moreira (rédacteur en chef de *Lundi Investigation*) dans le journal *@parté* présente un réel intérêt pour les aspirants journalistes. Mais l'attrait est très limité en dehors de ces futurs professionnels.

La politique éditoriale, et notamment l'art de mêler les informations de proximité et les rubriques plus générales, semble jouer un certain rôle dans le succès des publications étudiantes. Pourtant, certains journaux, tels que *AlternatiV*, le *27 bis* ou le *Dauphine Mag*, nous paraissent ne pas avoir des diffusions à la hauteur de leur politique éditoriale. Il existe donc d'autres facteurs qui entrent en ligne de compte.

2.2.4 L'influence de la méthode de diffusion

L'organisation matérielle même de la diffusion peut avoir une certaine influence. Pour pouvoir toucher le public, il faut que le journal soit connu et qu'il soit facilement accessible. Comment organiser cette diffusion de manière optimale ?

Prenons pour l'instant le cas d'un journal gratuit. La méthode de diffusion est souvent la même : la distribution à la sortie des amphithéâtres ou dans les halls des écoles. On pourrait croire que la diffusion des gratuits ne pose pas de problèmes. Et pourtant, les chiffres de diffusion sont très inégaux comme nous l'avons déjà vu : trois sont édités à moins de 500 exemplaires alors que le plus imprimé, *Insatiable*, est lui aussi gratuit. En réalité, cette distribution de la main à la main pose un problème de crédibilité. Si les étudiants interrogés rechignent à dépenser de l'argent pour les journaux de leur écoles, ils dédaignent ceux qui leur sont distribués gratuitement : « si on nous le donne presque de force, c'est que ça ne doit pas être de très bonne qualité ! ». Finalement, la valeur ajoutée d'*Insatiable* paraît être sa diffusion simultanée sur un site internet. Cette diffusion on line, assez élaborée, semble être un gage de qualité pour un certain nombre d'élèves de l'INSA.

La diffusion des publications payantes peut être plus problématique. Dans la grande majorité des cas, cela s'effectue par des stands, installés dans les halls des écoles et universités. Mais, d'après nos exemples, cette méthode n'est pas la plus efficace : les journaux qui se contentent de cette méthode ont en règle

générale une diffusion assez faible.

Les journaux payants à publication plus importante sont ceux qui ont réussi à développer d'autres méthodes de diffusion. Les équipes ont souvent démarché les librairies une par une. *Kactus*, *Le Mensuel de l'Université* et *Te U'i mata* sont diffusés, entre autres, de cette manière. Il est vrai que c'est une très bonne façon de faire connaître la revue et de fidéliser les lecteurs. Généralement, les librairies demandent une commission, qui varie entre 30% et 35% du prix public de vente. Par ailleurs, cela représente une réelle contrainte comptable : l'association qui édite la revue doit en effet établir régulièrement des factures pour chacune des librairies dans lesquelles est vendue la revue. De plus, certaines librairies peuvent réserver de mauvaises surprises (comme ce fut le cas pour le journal tahitien) : les revues sont uniquement laissées en dépôt, les librairies pouvant donc retourner à tout moment les numéros invendus et parfois en mauvais état.

Autre méthode de diffusion : les abonnements. C'est très avantageux en termes de simplicité de gestion, de trésorerie et de fidélisation. Là encore, *Kactus*, *Le Mensuel de l'Université* et *Te U'i mata* ont osé développer la diffusion par abonnement, à la fois auprès des particuliers, mais aussi auprès des bibliothèques universitaires.

Mais, dans l'ensemble, la diffusion fait l'objet d'une réflexion permanente et de nombreuses tentatives d'innovation. *Kactus* et *Te U'i mata* ont décidé d'organiser des ventes en dehors des établissements scolaires, dans la rue et lors de manifestations culturelles. *Kactus* a passé des accords avec certains cinémas alternatifs. *MIR*, dont les ventes à l'Université ne marchent pas bien, a développé un nouveau concept : celui de « soirée de vente ». L'association organise des soirées dans des bars à la mode, convie des étudiants et d'autres personnes et en profite pour leur présenter le numéro. D'après les rédacteurs, ces initiatives fonctionnent plutôt bien. Mais l'équipe réfléchit déjà à une façon de développer la notoriété, à la façon des journaux des universités américaines, en désignant pour commencer un chargé de communication, spécialisé dans la diffusion.

La méthode de diffusion paraît donc avoir, à côté de la ligne éditoriale, une importance en ce qui concerne la reconnaissance de la revue. Au final, la grande tendance de ces journaux étudiants reste leur caractère associatif. Les rédacteurs ont envie de se faire plaisir, en publiant certes un journal de qualité mais avant tout sur des thèmes qui les intéressent. Cette absence de professionnalisme les conduit bien souvent à ignorer leur lectorat type (une préoccupation au contraire de plus en plus présente dans la presse professionnelle). Une des rédactrices de *MIR*, Sabine, nous l'a confirmé : « Notre but premier n'est pas la vente. Nous écrivons parce que cela nous fait plaisir et que nous voulons partager nos expériences, mais il ne s'agit pas de faire de l'argent. Cependant, nous nous demandons effectivement en ce moment si nous ne devrions pas nous préoccuper davantage de nos lecteurs. » Or, tant que ces journaux étudiants ne prendront pas davantage en compte leurs lecteurs, ils ne pourront pas développer une politique éditoriale et des méthodes de diffusion adaptées, de façon à fidéliser les étudiants.

Conclusion

La presse étudiante semble être à la fois un élément essentiel de la vie universitaire et un moyen de communication en mal de public. Le paradoxe est dû à un manque de crédit parfois injustifié de la part des lecteurs et à un manque de moyens dommageable. C'est que la presse étudiante est double. Entre circulaire d'information quotidienne et espace de débats ou de réflexion, elle doit trouver un équilibre entre deux lignes éditoriales tout à fait contradictoires. Certaines rédactions ont fait le choix raisonné de l'une ou de l'autre, mais se sont par là-même fermées à une partie de leur public. D'autres ont préféré faire un compromis, et ont grâce à cela élargi leur lectorat.

Pourtant, certains de ces journalistes amateurs font preuve de beaucoup de rigueur, et des talents se découvrent, si bien que nous en sommes arrivées à penser qu'ils n'ont pas la reconnaissance qu'ils méritent. Au final, il nous est apparu que le point fort des journaux étudiants qui se démarquent est une organisation solide, doublée d'une politique de diffusion ambitieuse. Cela laisse en retrait ceux qui recherchent la qualité mais qui ont peu de moyens.

L'enquête, dans son déroulement, nous a permis de découvrir des parutions que nous ne soupçonnions pas, et le constat en demi-teinte que nous en avons tiré ne nous empêche pas de réaffirmer la qualité des journaux que nous avons lus. Il ressort de cela que la presse étudiante constitue, aujourd'hui encore, davantage un moyen de s'exprimer qu'un moyen de s'informer, même si l'on peut espérer qu'elle gagne, grâce à la rigueur de ceux qui la font, une plus grande reconnaissance.

Annexes

A.1 Entretiens avec les étudiants

A.1.1 @parté

**Interview de Pauline Vuilbert, chef de rubrique au journal @parté
Interview réalisée le 25 novembre 2004**

Etudiante : Comment définiriez-vous le journal @parté ?

Pauline : Le journal @parté fait partie de l'Association des Etudiants de l'Institut Français de Presse (AEIFP). Quand je suis arrivée à l'IFP en 2002, il était en train d'être relancé après une année « sabbatique ». Il est conçu, réalisé et imprimé par des étudiants uniquement, sans aucune aide de professeurs. A l'origine, on voulait le sortir tous les mois. Mais, en fait, la parution varie, en fonction de la motivation et du temps disponible de chacun. Notamment, c'est beaucoup moins fréquent en temps de partiels. Finalement, au total, c'est peut-être quatre ou cinq parutions par an maximum. Les thèmes abordés sont la culture, les médias, la vie des étudiants et de l'Université. Le nombre de pages est variable, entre 30 et 64.

Etudiante : Concrètement, comment fonctionne votre journal ?

Pauline : Nous sommes une vingtaine de rédacteurs permanents, tous étudiants mais pas forcément de l'IFP. Bien sûr, tout le monde est bénévole. En règle générale, les gens restent 2 à 3, le temps de la licence, de la maîtrise et éventuellement d'un master. Il y a, au final, assez peu de participants qui veulent vraiment devenir journalistes. Mais, dans l'ensemble, tous sont assez motivés. Nous avons des conférences de rédaction les mardis de 11 heures à 13 heures et les vendredis de 13 heures à 15 heures.

Etudiante : Est ce que vous avez d'autres missions que celle de gérer votre rubrique, par exemple la gestion financière ?

Pauline : Non, pas vraiment. Tout ce que je sais, c'est que l'on n'a pas de sponsors, seulement des subventions de la part de l'Université. A côté de cela, chaque rédacteur doit adhérer à l'AEIFP, ce qui coûte cinq euros, et on vend notre journal un euro.

Etudiante : Et pour finir, comment organisez-vous la diffusion ?

Pauline : Ce sont les rédacteurs qui sont une fois de plus mis à contribution. En règle générale, @parté se vend au sein de l'IFP, à la faculté de Panthéon Assas ou à Paris 2, sans oublier les amis et la famille. On tire à peu près à 400 exemplaires par numéro.

A.1.2 @parté en ligne

Interview de Baptiste, créateur du site internet du journal @parté
Réalisée par téléphone le 20 décembre 2004

Etudiante : Vous êtes le créateur du site web du journal @parté. Comment vous est venue l'idée ?

Baptiste : En fait, j'ai été étudiant à l'Institut Français de Presse. J'ai participé à la remise en route d'@parté en 2002. J'y ai écrit pendant deux ans, pendant ma licence et ma maîtrise. Cette année, je suis parti faire un Master « Information - Communication », à Lyon III. Dans ce master, j'ai un TD qui s'intitule « écriture multimédia », pour lequel nous devons créer un site web. Nous étions deux à venir de l'IFP. Nous nous sommes associés avec une autre personne de la classe. Le choix rédactionnel du site était libre. Comme mon ami parisien et moi-même avons gardé des contacts avec les rédacteurs d'@parté, nous avons pensé que le magazine aurait sûrement besoin d'un site internet pour mieux se faire connaître et ça a paru une bonne idée à la rédaction à Paris.

Etudiante : Comment fonctionne le site ?

Baptiste : Pour l'instant, nous n'avons aucun sponsor. Nous n'en avons pas besoin puisque la fac héberge gratuitement notre site. En ce qui concerne le renouvellement des articles mis en ligne, le rythme est très aléatoire. Déjà, nous avons pas mal de travail dans notre master. En plus, nous attendons que la rédaction en chef nous envoie un CD de Paris avec tous les récents articles et photos puisque nous nous sommes, pour l'instant, contentés de mettre en ligne les articles de la revue papier. Mais ce n'est encore que le début !

A.1.3 Artmaniak équipe 2003-2004

30 Octobre 2004 : Interview de Claire Friedel, membre de la rédaction 2003-2004 d'Artmaniak, le journal culturel de Sciences Po

Etudiante : Pourquoi avez-vous choisi de participer à Artmaniak ?

Claire : C'était un « projet co », donc une obligation de scolarité, mais j'ai librement choisi de participer à ce projet car je souhaite être journaliste en presse écrite. Et puis la culture est un domaine qui m'intéresse beaucoup, je vais souvent au théâtre, voir des expositions, etc. Mais cette expérience n'a duré qu'un an car après ça, et même si ça c'est au final plutôt bien passé, je préfère effectuer des stages dans de vrais journaux pour me constituer un « press book ».

Etudiante : Pouvez-vous décrire le journal, sa ligne éditoriale et son fonctionnement ?

Claire : On a repris un journal qui était déjà paru l'année précédente, mais on a totalement refait la maquette et on a revu la ligne éditoriale, tout en gardant l'orientation « magazine culturel ». Nous avons voulu réaliser un « bel objet », et le prix de l'impression s'en est ressenti ! Nous voulions un journal de bonne qualité - une impression avec « flashage », et pas des photocopies - quitte à le vendre plus cher (deux euros) que nos concurrents à l'intérieur de Sciences Po. Nous avons donc soigné la mise en page, la qualité des illustrations, la couverture. Le premier numéro est paru en Novembre 2003. C'était un bimestriel de 20 pages, puis de 24 pages. Il y avait sept membres permanents dans l'équipe, et chacun était sensé avoir un rôle bien défini, mais compte tenu des délais souvent assez courts, tout le monde participait un peu à toutes les tâches :

rédaction, recherche de sponsors, communication, relecture, vente. Si bien que l'organisation laissait parfois à désirer ! Quoiqu'il en soit, ça nous a, à tous, demandé beaucoup de temps et d'énergie. C'est très formateur et l'on apprend au fur et à mesure à mieux travailler, donc à gagner du temps. Les autres articles - la majorité - étaient rédigés par des pigistes bénévoles, étudiants de Sciences Po ou d'ailleurs. Certains n'ont écrit qu'une fois, d'autres ont participé à tous les numéros. Certains venaient de la filière « Médias et journalisme » (trois parmi les permanents), mais d'autres pas du tout et faisaient ça juste pour le plaisir de découvrir une nouvelle activité. L'aspect volontaire et donc aléatoire de leur participation nous a quand même posé des problèmes d'organisation, car certains pigistes promettaient des articles qui n'arrivaient jamais, ou les envoyaient trop tard.

Etudiante : Comment jugez-vous l'expérience, avec le recul ?

Claire : C'était une expérience très formatrice ! Le fait de travailler en équipe est à la fois source de conflictualité et d'enrichissement. En revanche, nous avons été assez déçus par les ventes, bien inférieures à ce que nous espérions. Elles ne reflétaient pas, à mon avis, la qualité du journal - sur lequel nous avions du reste reçu des critiques très positives de la part de professionnels (ndrl : Beaux Arts Magazine, un de leur sponsor). Nous avons pu constater un manque d'intérêt et de considération de la part des étudiants envers ce type de publication, mais aussi un manque de visibilité de notre part - certains étudiants n'avaient toujours pas entendu parler de nous au bout du quatrième numéro, malgré nos efforts pour assurer la promotion de chaque numéro.

Etudiante : Pensez-vous qu'il s'agisse d'un bon tremplin pour votre carrière ?

Claire : Peut-être, mais je doute que les professionnels jugent de la même manière un article publié dans un journal étudiant, dirigé par des étudiants qui souvent manquent de moyens, et un article paru dans un journal professionnel connu. Je considère plutôt cela comme un enrichissement personnel - j'ai pu participer à toutes les fonctions du journal - et une façon de prouver à mes futurs employeurs que je suis passionnée par le journalisme, et ce depuis assez longtemps.

A.1.4 *Artmaniak* équipe 2004-2005

20 Novembre 2004 Interview de Marie Forgeard, membre de l'équipe 2004-2005 d'*Artmaniak*, le journal culturel de Sciences Po

Etudiante : Vous avez choisi de participer à *Artmaniak*. Quelles sont vos motivations ?

Marie : Comme tous les étudiants de Sciences Po, je dois valider un « projet co », et je connaissais *Artmaniak* pour y avoir collaboré l'an dernier en tant que pigiste. J'aimais le concept du magazine et l'idée de travailler à la réalisation d'un journal. J'envisageais d'ailleurs l'an dernier de devenir journaliste ou photo-reporter, mais j'ai un peu changé d'avis depuis.

Etudiante : Vous reprenez un journal étudiant qui existait déjà l'an dernier. En quoi cela a-t-il influencé votre façon de travailler ? Quels bénéfices en avez-vous retiré ?

Marie : Nous avons conservé la ligne éditoriale, orientée vers la culture et les arts, ainsi que le ton légèrement décalé adopté par l'équipe précédente. En revanche, nous avons revu la forme en faisant des articles plus courts et

des rubriques plus distinctes en réponse aux critiques faites aux numéros de l'an dernier. L'avantage de reprendre un journal déjà « lancé » par d'autres étudiants avant nous, c'est que le financement est facilité par les partenariats qui sont reconduits d'année en année (avec la Société Générale et le Théâtre de la Colline, ndlr). En revanche, nous ne nous sentons pas tenus d'écouter les conseils, voire même les directives de l'ancienne équipe. Il est probable qu'il en aille de même l'an prochain. Je pense que le magazine peut ainsi durer plusieurs années, mais probablement parce qu'il peut être validé en tant que « projet co », et donc compter dans la scolarité des participants permanents.

Etudiante : Comment vous organisez-vous au sein de la rédaction ?

Marie : Nous avons créé plusieurs rubriques, une pour chaque membre de l'équipe (qui compte six membres permanents, ndlr). Les pigistes ayant des idées sont sensés s'adresser directement à ces chefs de rubrique pour faciliter le fonctionnement. Dans la pratique, malheureusement, c'est beaucoup moins clair que ça, en partie parce que les pigistes discutent de leurs idées avec le premier membre de l'équipe qu'ils croisent, et ce n'est pas toujours le bon. Au final, les tâches ont parfois tendance à se recouper.

Etudiante : Comment qualifiez-vous la participation des pigistes ?

Marie : Nous avons eu treize pigistes au premier numéro. Il y a des chances pour que leur collaboration reste occasionnelle. La plupart d'entre eux participent car ils ont envie de faire quelque chose qui change et de se faire plaisir en parlant d'un sujet qui les passionne. Ils sont très peu nombreux, même en comptant les membres permanents, à vouloir être journalistes, mais désirent plutôt travailler dans le milieu culturel. La qualité journalistique des articles me semble globalement assez bonne. Notre rédactrice en chef, Jessica Gourdon, prend son rôle très à cœur et travaille très professionnellement. Elle sait ce qu'elle veut et refuse, par exemple, d'accepter n'importe quel article sous prétexte qu'il est écrit par l'un de ses amis ; si c'est mauvais, elle le dit.

Etudiante : Quelles difficultés rencontrez-vous ?

Marie : Nous n'avons pas vraiment de problème financier grâce au partenariat qui réduit les coups d'impression de telle sorte que les ventes couvrent les frais. Nous recherchons quand même des sponsors mais c'est assez difficile, et le seul commerce (Le Basile, un bar proche de Sciences Po, ndlr) qui a prévu de nous acheter un encart nous a bien fait comprendre que c'était par sympathie pour nous mais qu'il n'en attendait pas des miracles.

Etudiante : Pensez-vous continuer à participer à *Artmaniak* l'an prochain ?

Marie : Non, je ne pense pas. Ça m'amuse cette année mais je compte partir à l'étranger et je ne me sens pas liée par une quelconque responsabilité vis-à-vis de ce journal. En revanche, je continuerai, je pense, à m'intéresser à ce que fera la prochaine équipe.

A.1.5 *Com'quoi*

Interview de Virginie Charra, président de l'association Mercurocom de l'Université Jean Monnet de Saint Etienne, qui publie le journal *Com'quoi* Réalisée par téléphone le 3 décembre 2004

Etudiante : Pour commencer, présentez-moi votre journal ?

Virginie : Le journal *Com'quoi* relève de l'association Mercurocom, des étudiants en licence en presse et communication, à l'Université Jean Monnet.

Le premier numéro date de 1994. Avec le 23^e numéro, celui de février, nous avons le deuxième prix de la fondation Varennes. Il y avait 5 grandes rubriques : actualité, culture, vie étudiante, santé et loisirs. Nous avons un dossier sur le « LMD » (réforme universitaire ndrl), un sur l'année de la Chine en France et une interview de Mickey 3D au sujet du piratage informatique.

Etudiante : S'agit-il d'un engagement associatif ?

Virginie : Non, en fait, ce journal fait partie intégrante de notre scolarité, nous sommes notés sur ce travail. Deux numéros paraissent dans l'année. La classe est divisée en 2 groupes de 15 élèves : l'un est chargé de la rédaction et l'autre de la PAO. Pour le numéro suivant, les groupes s'inversent.

Etudiante : Donc c'est un vrai travail de professionnels !

Virginie : Pas tout à fait quand même ! Mais, c'est vrai que l'on est très motivés puisqu'il s'agit de mettre en œuvre tout ce que l'on a appris durant l'année : rédaction, PAO, commercial, relations presse, relations publiques... plus, on vend le *Com'quoi* à 1 euro. Par fois, on a quelques bénéfices. Ça nous sert à faire des soirées, des sorties et... au financement du journal suivant !

Etudiante : Vous avez été récompensés cette année par la fondation Varennes. Ca doit être très encourageant !

Virginie : Oui, c'est sûr ! Et puis on a eu également des petits articles sur nous dans le journal local et dans l'agenda stéphanois.

A.1.6 *Dauphine Mag*

Interview de Anne-Sophie Biardeau, présidente de *Dauphine Mag*
Le 4 janvier 2004

Etudiante : Anne-Sophie, vous êtes présidente du journal *Dauphine Mag*. En quoi consiste votre rôle au sein de la rédaction ?

Anne-Sophie : En tant que présidente de l'association, je suis aussi directeur de la rédaction. En gros, je dois m'occuper de la communication, de la dynamique du groupe, de la gestion de la parution, c'est à dire le timing impression - affichage - distribution. Et puis, je suis aussi en charge des relations avec l'administration, l'imprimeur et les sponsors. Sans oublier, bien sûr, les discussions autour de la maquette, et des thèmes et articles retenus.

Etudiante : Ca me paraît être une sacrée charge de travail ! Ca représente combien de temps par semaine ?

Anne-Sophie : C'est difficile à dire... En gros, ça doit correspondre à un peu plus de quatre heures par semaine.

Etudiante : Et d'où vous vient votre motivation ?

Anne-Sophie : J'ai envie depuis longtemps de devenir journaliste. En plus, ça me permet de participer à une aventure étudiante vraiment enrichissante et de permettre une meilleure communication au sein de l'Université de Dauphine. Je fais partie de l'association depuis octobre 2003. Je suis restée simple rédactrice pendant un an et puis après j'ai décidé de m'engager un peu plus.

Etudiante : Justement, en tant que responsable, quelles ont été les difficultés auxquelles vous avez dû faire face ?

Anne-Sophie : Alors, déjà, au niveau organisationnel, c'est assez difficile de gérer la tenue des réunions. On est tous des étudiants. C'est difficile de gérer l'emploi du temps de chacun. A côté de ça, on rencontre souvent des problèmes de déontologie : veiller au respect de chacun, de ne pas heurter la sensibilité de

certaines lectures. Par exemple, il est déjà arrivé qu'un article sur le conflit israélo-palestinien ne puisse pas paraître parce qu'il nous paraissait trop polémique, notamment vis à vis de certaines associations... Mais c'est l'apprentissage du métier!

Etudiante : Pour finir, j'aimerais avoir votre point de vue personnel sur le *Dauphine Mag*

Anne-Sophie : Je trouve que c'est un journal dynamique, en constante évolution, qui attire de plus en plus de participants. La parution est variée et adaptée aux étudiants et personnels administratifs de Dauphine. J'en suis fière!

A.1.7 *Dauphine Mag* bis

Interview de Georges, rédacteur au *Dauphine Mag* Le 4 janvier 2005

Etudiante : Georges, pour commencer, présentez-moi votre journal...

Georges : Alors, *Dauphine Mag*, c'est le journal de l'Université de Paris Dauphine. Le premier numéro est paru en 2001. Depuis, il en paraît environ 6 par an. Au niveau de la ligne éditoriale, c'est assez varié. On a de l'actualité en général, mais aussi bien sûr des infos sur Dauphine, la rubrique « coups de cœur », avec des critiques de théâtre, littéraires, de ciné, d'expos... Sans oublier les pages « opinions » et la publication de nouvelles.

Etudiante : Je crois savoir que votre journal est gratuit. Comment vous en sortez vous financièrement ?

Georges : Alors déjà, on a choisi une maquette peu cher, un format A3 plié et agrafé. Les photos et les illustrations sont celles des rédacteurs. Globalement, on tire à peu près 1000 exemplaires - de 12 pages - par numéro et ça nous revient à 360 euros. On a quelques sponsors : des banques, des prépas adaptées aux besoins des étudiants de Dauphine et des recruteurs (notamment des offres de jobs étudiants). Ça représente entre un tiers et la moitié de nos frais, selon les parutions. Pour le reste, nous avons des subventions de la part de l'Université.

Etudiante : Qu'en est il de la motivation des participants au journal ? Avez-vous des problèmes de recrutement ?

Georges : De ce côté là, tout va bien. On est environ une quinzaine de bénévoles, tous étudiants mais pas forcément de Dauphine. Mais on ne fait pas que rédiger des articles. On participe à la bonne marche de l'association, avec des propositions de sujet, l'élaboration de la maquette, la mise en place de la communication ou les relations avec l'imprimeur ou l'administration. L'engagement est très variable mais, en général, il est d'au moins d'une année universitaire. À côté des rédacteurs permanents, on a quelques rédacteurs occasionnels, en moyenne 2 par parution. Leur rôle est important puisqu'ils permettent de créer de nouvelles rubriques, de faire paraître des articles d'un style original... bref de faire évoluer notre journal. En ce qui concerne les motivations, elles sont très diverses. Mais en général, ce sont des étudiants qui se destinent au journalisme ou, pour ceux qui ont choisi une autre voie, d'au moins découvrir ce milieu.

Etudiante : Et s'agissant du lectorat, de quelle manière le touchez-vous ?

Georges : En fait, vu que le journal est gratuit, on peut aller facilement au-devant des lecteurs. On le distribue dans les halls, au CROUS, dans les cafétérias, les amphis, les classes de TD ou encore à l'accueil. On essaie au

maximum d'avoir leur réaction. Déjà, à la fac, le bouche à oreille, ça fonctionne pas mal. Ensuite, on a mis en place une rubrique « courrier des lecteurs » et une boîte mail pour avoir leurs avis et pour faire évoluer le *Mag* dans le bon sens...

A.1.8 *Histoire d'y croire*

Interview de Linda Degand, présidente du journal *Histoire d'y croire !* de l'Université de Cergy Pontoise Le 29 novembre 2004

Etudiante : Comment est né le journal *Histoire d'y croire* ?

Linda : Ce sont des étudiants de la filière Histoire de Cergy qui en ont eu l'idée. Il ne s'agissait pas de faire un journal étudiant de plus mais plutôt d'avoir un angle particulier, celui d'historiens. On a décidé à la fois de traiter des thèmes abordés pendant le cursus universitaire, mais aussi d'élargir à de l'histoire générale et surtout, ce qui était à mon sens le plus original, de l'histoire et du patrimoine culturel du Val d'Oise.

Etudiante : Parlez-moi un peu de votre équipe...

Linda : Lors du premier numéro - et d'ailleurs du dernier - notre équipe était composée d'une dizaine de rédacteurs permanents tous étudiants à l'université de Cergy Pontoise. Certains avaient vraiment une vocation journalistique mais pour d'autres, c'était par simple passion pour l'histoire. Deux professeurs d'histoire avaient également accepté de participer au premier numéro.

Etudiante : Donc vous n'avez publié qu'un seul numéro. C'était un problème de moyens ?

Linda : Non, de ce côté là, on a réussi à se débrouiller. On voulait absolument une revue gratuite. On a réussi à trouver des subventions de la part de la ville de Cergy Pontoise et de notre université. A côté, les membres de l'association ont participé aux frais administratifs lors de la création de l'association Loi 1901. Après, vu notre budget, on a limité les coûts au maximum. On a choisi un format basique, A4, et une impression en noir et blanc. En gros, pour les 400 exemplaires que l'on a imprimés - 24 pages par exemplaire - on en a eu pour 500 euros. En ce qui concerne les illustrations, on prenait nos photos nous même ou bien on les scannait d'ouvrages avec copyright. Même si c'était juste, au niveau financier, ça allait encore...

Etudiante : Qu'est ce qui s'est passé alors ?

Linda : En fait, après le premier numéro d'avril 2003, les rédacteurs se sont démotivés. Et il n'y a eu aucun renouvellement des équipes l'année scolaire suivante. C'est dommage parce qu'on avait des projets de développement, notamment pour améliorer la mise en page et équiper la rédaction d'une ligne téléphonique et d'un accès internet. En plus, on a eu de bons retours, de la part des lecteurs, des professeurs d'histoire et du journal édité par l'Université, « Allez Savoir ». Aujourd'hui, l'association existe toujours officiellement mais elle est totalement inactive. J'ai longtemps hésité mais je crois que je vais la fermer cette année. C'est dommage.

A.1.9 *Insatiable*

Interview d'Anna Raffalli, présidente du journal *Insatiable*, de Lyon Réalisée par téléphone le 20 novembre 2004

Etudiante : Vous êtes en école d'ingénieur (Institut National des Sciences Appliquées ndrl) et pourtant vous êtes très engagée au sein

de *Insatiable*. Quel est votre motivation ? Envisagez- vous déjà une reconversion ?

Anna : Pas du tout ! Non, c'est juste pour le plaisir de participer à une telle aventure. Ce sera sûrement ma seule occasion de participer à un journal. Et puis, quitte à participer à quelque chose, autant que ce soit dans le meilleur journal possible ! D'autant plus qu'il date de 1984. On a fêté le 100^e numéro en juin 2004. Alors, on a envie de faire honneur à nos prédécesseurs !

Etudiante : Alors, comment fonctionne *Insatiable* ?

Anna : Déjà, le journal ne relève pas du tout de l'Institut. C'est totalement indépendant de la scolarité. Ensuite, nous sommes une dizaine de rédacteurs, tous étudiants. En général, l'engagement au sein du journal dure au moins deux des cinq ans de la scolarité de l'INSA. Nous avons quelques rédacteurs occasionnels, aussi, mais ça reste marginal au niveau de la production. Nous éditons 5 numéros dans l'année. Nos articles traitent principalement de l'actualité du campus mais aussi de l'actualité extérieure. A côté de ça, nous faisons aussi des numéros hors série, lors d'événements particuliers, comme par exemple des festivals ou des concerts. Nous avons une réunion par semaine, le lundi soir à 18 heures. Une semaine avant chaque période de vacances, nous organisons un week-end de mise en page. Nous nous retrouvons alors pour réaliser le journal en tant que tel, avec des ordinateurs iMac et le logiciel Adobe InDesign.

Etudiante : Et au niveau financier ?

Anna : Notre revue est gratuite. Alors, du coup, il nous a fallu trouver des subventions et des sponsors. Au niveau des subventions, certains organes de l'école nous aident pas mal. En tout, ça représente environ 3500 euros par an. En plus, nous avons une banque qui nous sponsorise à hauteur de 2000 euros par an. A côté, notre maison d'édition nous permet d'imprimer un journal de qualité à moindre coût : 8 pages sur papier glacé ne nous coûte que 0.27 euro par exemplaire !

Etudiante : Comment organisez-vous la diffusion ?

Anna : Pour chaque numéro, nous imprimons 4000 exemplaires. La diffusion se fait exclusivement sur le campus de l'INSA. Les rédacteurs sont là encore mis à contribution. Le jour de parution, ils vont donner *Insatiable* aux étudiants de la main à la main, durant la pause de midi, au resto U notamment. Après, on dispose des numéros, près des salles de cours, pour que les étudiants qui ne l'ont pas encore lu puissent se servir.

Etudiante : Et pour finir, avez-vous des retours, des réactions de la part des lecteurs ?

Anna : Les réactions se font essentiellement de vive voix, très peu par mail. De plus en plus, le forum intranet de l'école nous sert aussi de relais. Et apparemment, notre journal plaît assez !

A.1.10 *MIR*

Mardi 30 novembre 2004-12-02 Rencontre avec deux rédacteurs de *MIR*, tous deux étudiants au Magistère de Sciences Politiques de la Sorbonne (Paris I) : Sabine et Aurélien

Etudiante : Comment s'organise la rédaction ? Avez-vous une répartition des tâches et une politique éditoriale fixes ?

Sabine : Nous sommes dans une période de changements. Nous avons commencé, il y a deux ans, par reprendre en main toute une organisation sans aucun

passage de témoin. L'ancienne rédaction ne s'est pas mise en contact avec nous ; il a fallu tout reprendre au départ. Nous en avons aussi profité pour changer la maquette de *Point de Mire*, l'ancien journal, qui ne nous satisfaisait pas. Nous avons tout refait, selon une ligne totalement différente. Aujourd'hui, il nous faut reconstituer une équipe, avec les nouveaux arrivants de première année. Nous sommes environ 15 à travailler sur ce journal, en comptant les rédacteurs occasionnels, qui font un travail énorme. Ils peuvent nous écrire un article en une nuit quand nous en avons besoin ; ils sont toujours là. Par contre, au sein de la rédaction, nous travaillons à deux, Stéphanie et moi. Nous faisons quelques comités de rédaction chez moi, puis je m'occupe de la mise en page et des illustrations avec Stéphanie (*MIR* comporte des illustrations faites à la main, notamment des cartes régionales et des dessins humoristiques, tous faits maison, ndlr).

Etudiante : Comment comptez-vous assurer le passage de témoin à une future équipe, étant données les difficultés que vous avez rencontrées lors de votre arrivée à la rédaction ?

Sabine : Notre plus gros problème, aujourd'hui, c'est la délégation. Difficile de responsabiliser les gens, même s'ils sont motivés, alors que l'on est encore « à la tête » du journal. Il faut que nous donnions les clés de *MIR* aux plus jeunes, pour qu'ils puissent ensuite le continuer sans nous... ou avec nous, d'ailleurs : nous n'avons pas l'intention de nous éloigner, mais nous continuerons à écrire des articles sans nous occuper du travail d'organisation proprement dit. C'est pour cela que le numéro qui doit sortir avant Noël est le dernier que nous faisons nous-mêmes. Le prochain sera mis en page et réalisé par les première année, avec nous pour les soutenir et les guider si besoin, puis nous les laisserons se débrouiller.

Etudiante : Comment réagissez-vous face au déséquilibre flagrant entre l'offre de journaux étudiants et la demande de journaux étudiants ? Autrement dit : pourquoi selon vous un journal comme le vôtre, sérieux, travaillé, etc., ne récolte-t-il pas davantage de lecteurs... et d'argent ?

Sabine : Notre but premier n'est pas la vente. Nous écrivons parce que cela nous fait plaisir et que nous voulons partager nos expériences, mais il ne s'agit pas de faire de l'argent. Cependant, nous nous demandons effectivement en ce moment si nous ne devrions pas nous préoccuper davantage de nos lecteurs. Pour l'instant, ce sont essentiellement nos familles et nos amis ; les ventes à la fac ne marchent pas très bien, nous préférons faire des soirées de vente. Nous invitons des gens à nous rejoindre dans un bar où nous faisons tous la fête et nous en profitons pour leur présenter le numéro et le leur vendre. En général, cela marche assez bien. Quant au caractère restreint de notre public, c'est l'un de nos sujets de réflexion en ce moment. Nous nous demandons si nous ne devrions pas désigner un chargé de communication, pour ainsi dire, qui s'intéresserait justement à la diffusion. Nous savons que les journaux des universités américaines ont une tout autre notoriété, et nous voudrions donner une autre ampleur au journal, au moins dans sa diffusion. Nous avons pour l'instant quelques retours des gens qui viennent aux soirées, mais c'est tout.

Etudiante : Pensez-vous que cette expérience rédactionnelle peut être un tremplin pour une activité professionnelle future ? Et avez-vous un tel projet ?

Sabine : Bien sûr ! Je pense que cela compte sur un CV pour un stage ou un emploi, en particulier grâce au prix Varenne, que nous avons remporté

l'an dernier. Certains d'entre nous se destinent effectivement au journalisme, de manière plus ou moins directe. Aurélien, en particulier, souhaite devenir journaliste, et se constitue un portfolio à partir des articles qu'il écrit pour *MIR*, en espérant peut-être les présenter ailleurs ensuite.

Aurélien : J'exprimerais cela en termes d'« arrières pensées ». C'est un projet de longue date que je garde présent à l'esprit en participant à *MIR*, mais ça n'est pas ma seule motivation. J'ai déjà un peu travaillé dans ce secteur, en particulier au Brésil, où j'ai fait des stages à la rédaction d'un quotidien et à celle d'une radio. Je suis franco-brésilien, et je me sens autant français que brésilien. C'est pourquoi j'aime particulièrement travailler sur le rapport entre ces deux pays. C'est ce que j'ai fait lors de ces stages : j'étudiais le Brésil dans la presse française, et c'est ce que je fais dans *MIR* aussi. D'autres rédacteurs ont aussi des attaches à l'étranger et se servent de cette expérience pour proposer une vision internationale différente de ce que l'on peut voir dans d'autres journaux.

Etudiante : Cela signifie-t-il que tous vos articles sont basés sur du vécu ? Quelles sont vos sources ? Vous ne les citez pas toujours.

Sabine : Nos sources sont toujours des expériences réelles de terrain, en effet. Il s'agit de projets personnels, comme le Bénin pour moi, ou bien d'observations sur le long terme pour ceux qui ont habité le pays. Ce sont donc véritablement des reportages, et lorsque nous ne citons pas nos sources, c'est qu'il s'agit d'observations faites personnellement. Il est vrai que nous ne citons pas nos travaux universitaires, qui pourraient éclairer aussi le sujet, mais nous ne sommes pas encore des pros. Nous cherchons avant tout à porter un regard frais et neuf sur les questions que nous abordons, nous cherchons un angle qui nous soit propre, dans la modestie. Il arrive à ce propos que nous ayons des discussions pour savoir s'il faut ou non employer la première personne du singulier, afin de signifier cela. Je suis « je-pour », mais d'autres, à la rédaction, sont tout à fait « je-contre ».

Aurélien : Ce regard que nous portons sur l'actualité est issu d'un intérêt personnel pour le problème que nous essayons de mettre en perspective avec des connaissances et des réflexions plus théoriques. Notre but est de développer ce que j'appelle une « cosmovision », dans laquelle nous faisons une place à la sensibilité personnelle à côté du discours généralement tenu par les médias de référence. Nous favorisons une analyse personnelle des faits, parce que nous pensons que cette analyse a une grande valeur par sa subjectivité même, que nous assumons. C'est aussi pour cela que nous ne prétendons pas être des pros.

Etudiante : Si vous deviez choisir un journal à grand tirage pour donner une idée de ce que vous voudriez être, lequel citeriez-vous ?

Sabine : La ligne éditoriale qui ressemble le plus à ce que nous voudrions être est celle de *Courrier International*, et non celle du *Monde Diplomatique*.

Prochaine numéro de *MIR* : « Au bout du monde, le monde aussi ».

A.1.11 *Te U'i mata*

Interview de Ludovic Echalié, président du journal *Te U'i mata*, la voix des étudiants (Polynésie française) Réalisée par forum internet le 6 janvier 2005

Etudiante : Parlez-moi un peu de *Te U'i mata*...

Ludovic : Alors *Te U'i mata* est le journal des étudiants de l'Université de la Polynésie française. Il a été créé en mai 2002. En fait, on le conçoit à la fois

comme un moyen d'information des usagers de l'Université mais aussi comme une tribune libre où chacun des membres de la communauté universitaire - étudiants, enseignants et personnels administratifs - peut s'exprimer dans le respect de la personne humaine et de la presse. On veut vraiment promouvoir cet esprit d'ouverture au monde. Nous éditons 4 numéros par an. Et, à chaque fois, nous avons un dossier spécial. Par exemple, nos dossiers ont traité du campus numérique, de la sécurité routière, de l'environnement, de l'engagement des jeunes en politique, de la drogue ou encore de la littérature polynésienne. A côté de ça, nous avons également des rubriques : vie associative, vie du campus, vie culturelle, humour/humeur, activités sportives, concerts...

Etudiante : De combien de rédacteurs êtes-vous entouré ?

Ludovic : En tout, nous sommes 12 rédacteurs permanents. Ce sont des étudiants. Les études en Polynésie sont courtes et donc l'engagement dure entre une et deux années. A côté de cela, nous avons des collaborateurs occasionnels, qui réalisent environ un tiers des articles. Certains de ces collaborateurs sont des enseignants ou bien des personnels administratifs. Notre directeur de la publication est le juriste de l'Université. Actuellement, aucun n'a vocation à devenir journaliste. C'est un engagement purement associatif.

Etudiante : Vous en sortez-vous au niveau financier ?

Ludovic : Nous faisons réaliser notre maquette par une société spécialisée. Et nous faisons imprimer nos journaux sur les rotatives du quotidien local *La Dépêche*. Ca nous coûte très cher. Notre journal est composé de 16 pages, dont certaines en quadrichromie. Pour 1500 exemplaires par numéro, ça nous revient à 330 000 Fcfp (2 625 euros ndrl) ! Mais nous avons de bons annonceurs : La Poste, une banque, Volvic et un magasin de surf. Chacun nous prend une demi-page couleur par numéro, au prix de 100 000 Fcfp (750 euros ndrl). En plus, on a choisi de vendre le journal, même si c'est au prix symbolique de 50 Fcfp (0,37 euros ndrl). On le vend bien : 1500 exemplaires pour 2000 étudiants, c'est pas mal. On les vend sur le campus, dans la bibliothèque universitaire, dans une librairie en ville et, à la criée, lors de manifestations culturelles grand public. Au total, on est en équilibre, voire en léger bénéfice. Du coup, on a pu acheter du matériel : un appareil photo numérique et un ordinateur. Sans oublier la Bourse de la Fondation Varenne...

Etudiante : Il est vrai que vous avez été récompensés...

Ludovic : Oui, nous avons obtenu le prix de la fondation Varennes en 2003, qui récompense les meilleurs journaux des universités et grandes écoles françaises. Et nous avons également été le prix « coup de cœur » d'Animafac en septembre 2003. C'est très encourageant !

A.1.12 27 bis

Interview de Dov, chef de la rubrique Forum du journal 27 bis de Sciences Po. Réalisée le 10 janvier 2005

Etudiante : Quel a été votre parcours au sein du 27 bis ?

Dov : J'y suis rentré en tant que maquettiste et pigiste dans la rubrique cinéma. Mais, au bout de deux numéros, j'ai pris la tête de la rubrique Forum. Au total, ça me prend pas mal de temps. Le bouclage peut me prendre trois jours entiers !

Etudiante : Pourquoi avez-vous adhéré à ce projet ?

Dov : En fait, j'ai rejoint le journal dans le cadre d'un projet collectif au début de ma quatrième année. Comme je participais des journaux depuis le collège, ça m'a intéressé de continuer dans cette activité. Mais, il s'agit d'un intérêt personnel et non professionnel, contrairement à la plupart des collaborateurs. Mais bon, cette expérience a confirmé mon plaisir dans le travail d'écriture. Journaliste non, chroniqueur, pourquoi pas ?

Etudiante : Avez-vous rencontré des problèmes particuliers en tant que chef de rubrique ?

Dov : Forcément, quand on est un certain nombre de personnes à travailler ensemble, c'est assez délicat à gérer. Notamment, les délais pour rendre les articles ne sont quasiment jamais respectés. Et puis, pour les collaborateurs qui ne s'investissent que pour un article, c'est parfois difficile de les motiver, surtout en période d'exposés et de galops d'essai. Et comme on ne peut pas matériellement écrire soi-même tous les articles, il faut souvent, de fait, reculer la date de retour des articles. Au niveau éthique, on a rencontré peu de problèmes. Il faut que nous avons choisi délibérément de ne pas aborder certains sujets, comme le conflit israélo-palestinien, mais non pas parce qu'ils étaient sensibles mais parce que nous ne voyions pas ce que nous pouvions apporter comme valeur ajoutée par rapport à d'autres publications et débats en cours sur la question.

Etudiante : Quelles sont vos relations avec la direction de l'école ?

Dov : Les relations sont assez bonnes. On est passé d'une totale indifférence au début à, aujourd'hui, une reconnaissance de notre existence. On a eu surtout quelques tensions avec le service Communication qui voulait faire de nous une newsletter améliorée. Maintenant, ça va mieux. Mais, nous ne recevons pas d'aide de la part de Sciences Po car nous sommes une association extérieure. C'est un choix délibéré pour maintenir notre indépendance. Cependant, maintenant que le journal est installé, il faudra peut-être reconsidérer la question pour l'an prochain.

Etudiante : Pour finir, quel regard personnel portez-vous sur le 27 bis ?

Dov : Le journal montre une volonté de rigueur dans l'organisation et dans le contenu. De plus, j'apprécie particulièrement la volonté de faire un journal généraliste non-politisé à Sciences Po. D'ailleurs, beaucoup d'élèves ont du mal à le croire et nous demandent « Alors, vous êtes de droite ou de gauche ? ». Mais il est vrai que cette volonté de neutralité nous a peut-être parfois conduit à être un peu trop consensuels. Plus précisément, en tant que maquettiste, j'apprécie la présentation du journal, certes sobre, mais adaptée au contenu. J'aurais aimé pouvoir « jouer » avec la couleur, mais les moyens nous manquent.

A.2 Entretiens avec les journalistes professionnels

A.2.1 Frédéric Bouvier, de *Bien Public*

Frédéric Bouvier est rédacteur en chef des sports à *Bien Public* (PQR).

Etudiante : Connaissez-vous la presse étudiante ? Comment évaluez-vous la qualité de ce type de publications ?

F. Bouvier : Je connais mal voire pas du tout la presse estudiantine et je ne peux donc pas me prononcer sur leur qualité.

Etudiante : Dans quelle mesure le fait pour un étudiant d’avoir participé à la rédaction d’un journal étudiant est-il perçu favorablement lors d’un entretien d’embauche ?

F. Bouvier : Votre longue participation à un journal universitaire confirme surtout à votre futur employeur votre motivation pour la profession. Cela peut effectivement jouer un rôle dans une embauche. Néanmoins, la presse estudiantine et la presse réalisés par des professionnels sont, selon moi, deux mondes différents qui n’ont ni les mêmes impératifs rédactionnels avec des cibles très différentes, ni les mêmes objectifs informatifs, sans parler des contraintes technique et de bouclage..

A.2.2 Jean-Claude Roussel, de *L’Echo de la Presqu’île*

Jean-Claude Roussel est rédacteur en chef de *L’Echo de la Presqu’île* (PHR).

Etudiante : Connaissez-vous la presse étudiante ? Comment évaluez-vous la qualité de ce type de publications ?

J.-C. Roussel : J’en ai déjà lu quelques-uns mais pas beaucoup car les infos qu’ils contiennent ne m’intéressant pas vraiment. Ceux que j’ai feuilletés m’étaient fournis par de futurs stagiaires désireux de me montrer leurs compétences rédactionnelles. J’estime que leur qualité de travail peut être très inégale : c’est même le jour et la nuit en fonction des journaux. Et à l’intérieur de la même publication, on trouve aussi des différences très sensibles. L’échelle de graduation va donc de superficiel à intéressant, ces derniers étant quand même assez rares.

Etudiante : Dans quelle mesure le fait pour un étudiant d’avoir participé à la rédaction d’un journal étudiant est-il perçu favorablement lors d’un entretien d’embauche ?

J.-C. Roussel : Pour moi, savoir qu’un étudiant a déjà travaillé dans un de ces journaux est un élément incontestablement positif : ça prouve qu’il s’intéresse à l’écrit et que rédiger un texte ne le rebute pas, quel que soit son niveau de rédaction. Je préfère un jeune ayant assumé les responsabilités de rédacteur en chef d’un magazine étudiant, à un autre ayant fourni en sandwiches les journalistes du Monde pendant deux mois !

A.2.3 Dominique Chivot, de *KTO*

Dominique Chivot est journaliste sur *KTO*, et était auparavant journaliste à *La Croix*.

Etudiante : Connaissez-vous la presse étudiante ? Comment évaluez-vous la qualité de ce type de publications ?

D. Chivot : Cela dépend un peu, à mon avis, du genre de presse étudiante. Il existe des journaux (ou même des radios) qui bénéficient d’un certain crédit de par leur ancienneté et leurs qualités spécifiques. Mais beaucoup d’autres ne sont pas connus au-delà d’un petit cercle.

Etudiante : Dans quelle mesure le fait pour un étudiant d’avoir participé à la rédaction d’un journal étudiant est-il perçu favorablement lors d’un entretien d’embauche ?

D. Chivot : Cela dépend du genre d’activité effectué au sein d’une rédaction de ce type : on prendra plus en compte un étudiant qui a régulièrement fait un vrai travail professionnel (interviews, reportages) et qui peut se vérifier.

A.2.4 France Précourt, de *Journal Français*

France Précourt est journaliste au *Journal Français*.

Etudiante : Connaissez-vous la presse étudiante ? Comment évaluez-vous la qualité de ce type de publications ?

F. Précourt : Oui, et je les trouve en moyenne intéressants et souvent très professionnels.

Etudiante : Dans quelle mesure le fait pour un étudiant d'avoir participé à la rédaction d'un journal étudiant est-il perçu favorablement lors d'un entretien d'embauche ?

F. Précourt : Je pense que c'est très positif car ça permet à l'étudiant de maîtriser plusieurs notions importantes en journalisme telles que le ton journalistique à utiliser ; les contraintes de mots et de temps, etc. Pour moi, c'est presque aussi intéressant qu'un stage dans une « vraie » rédaction.

A.2.5 Suzanne Fréour, de *Elle Québec*

Suzanne Fréour est l'ancienne rédactrice en chef de *Elle Québec*.

Etudiante : Connaissez-vous la presse étudiante ? Comment évaluez-vous la qualité de ce type de publications ?

S. Fréour : Non, je n'en connais pas vraiment car ils sont plutôt distribués en interne au sein des universités.

Etudiante : Dans quelle mesure le fait pour un étudiant d'avoir participé à la rédaction d'un journal étudiant est-il perçu favorablement lors d'un entretien d'embauche ?

S. Fréour : C'est moins intéressant qu'un stage à mon avis, néanmoins cela permet à l'étudiant de montrer comment il écrit et de mettre en avant ses connaissances dans un domaine particulier s'il est passionné par quelque chose. Pour moi, le style de l'écriture prime avant tout, et les journaux étudiants permettent au moins d'en faire la démonstration.

A.3 Entretiens avec ceux qui financent la presse étudiante

A.3.1 La Fondation Varenne

Entretien avec le Président de la Fondation Varenne, Paul Saigne, et Mr Philippe Page, réalisé le 15 décembre 2004, dans les locaux de la Fondation Varenne à Paris.

Etudiante : De quelle manière le concours des journaux des grandes écoles et universités s'inscrit-il dans la politique de la Fondation Varenne ?

Fondation Varenne : La Fondation a pour objectif de promouvoir le développement d'une information libre, citoyenne, respectueuse des valeurs républicaines. La presse étudiante est un instrument de communication. Parmi les rédacteurs des journaux, il y a quelques personnes qui ont la fibre journalistique et c'est tant mieux. Mais la Fondation ne veut pas inciter les jeunes à devenir journalistes. Il y a des écoles pour cela. La Fondation Varenne récompense des journaux étudiants dans les domaines scientifique, littéraire ou bien juridique.

Mais la Fondation offre aussi des bourses aux étudiants des écoles de journalisme reconnues par la profession. Elle aide à la formation de journalistes dans les pays francophones d'Afrique. En 2003, 100 journalistes ont bénéficié d'aide à la formation. La Fondation se tourne désormais vers les pays de l'Est.

La Fondation Varenne pour la presse et la communication est née de l'initiative de la veuve d'Alexandre Varenne. Elle souhaitait perpétuer le souvenir de son mari et ses valeurs développées sous la III^e et IV^e République par cet homme politique, qui était aussi journaliste. Le but affiché : que le journalisme demeure libre et indépendant. La Fondation Varenne a été une véritable innovation. Créée en 1988, elle est unique en son genre. Dès 1988, la Fondation a initié un concours pour les journalistes de la presse quotidienne régionale. L'année suivante, le concours pour la presse étudiante voit le jour.

Etudiante : Comment s'effectue la sélection des dossiers qui vous parviennent ?

Fondation Varenne : Sur les 400 brochures d'information envoyées chaque année, seuls 70 dossiers complets environ reviennent à la Fondation. C'est malheureusement peu et nous aimerions améliorer la participation. Attention, ce n'est pas une chasse à la prime. Nous demandons aux associations de renvoyer des exemplaires du dernier numéro paru et un exemplaire d'un précédent numéro. L'ancienneté du journal est un critère à prendre en compte. Nous ne voulons pas qu'un journal soit créé *ex nihilo* pour le concours. La question de la continuité et du suivi est une clé essentielle dans l'appréciation d'un journal étudiant. Il y a ensuite une première présélection où environ vingt journaux sont gardés et présentés aux membres du jury.

Etudiante : Quels sont vos critères d'appréciation ? Vous abordez les qualités journalistiques (choix des thèmes, intérêts des articles, contenu rédactionnel, style et lisibilité) ? Quid de la pertinence du regard étudiant sur le monde ? Dans quelle mesure appréciez-vous le positionnement politique voire idéologique d'un journal ?

Fondation Varenne : On ne juge pas le fond même si l'on tient compte du contenu. Il y a des règles de déontologie dans cette profession, règle que les journaux étudiants doivent impérativement respecter. L'idée, c'est de récompenser le mérite, les efforts entrepris, tout en tenant compte des moyens à disposition des équipes rédactionnelles. Le jury est composé de professionnels de la presse, rédacteurs en chef de titres comme *Le Monde de l'Education*, *L'Etudiant*, *Le Figaro Etudiant*...

Etudiante : D'où l'importance des qualités graphiques des journaux. C'est l'originalité qui prime.

Fondation Varenne : En effet, tous les journaux ne peuvent être mis sur un pied d'égalité et certains ont la chance de bénéficier de plus de moyens. Mais la Fondation Varenne tient tout autant à récompenser de petites associations qui éditent des journaux en noir et blanc. Le formulaire d'inscription fait figurer les ressources dont disposent les associations, les chiffres de leur diffusion.

Etudiante : Que faut-il encourager prioritairement dans la presse étudiante, selon vous ?

Fondation Varenne : Nous tenons à mettre en exergue l'esprit de communication. Nous avons pensé à faire un prix pour le web étudiant, mais nous avons constaté qu'il n'y avait pas de mise à jour réelle. C'est un moyen moderne mais le support papier reste le plus prestigieux. Il faut le défendre. C'est très méritoire d'assurer un suivi pour un journal étudiant. Le plus difficile, c'est d'assurer

une équipe rédactionnelle étudiante au fil des ans malgré le renouvellement des étudiants, de fédérer une équipe pour créer un débat public. Il est important d'encourager ce suivi. Tout cela est fait dans une optique démocratique : favoriser la liberté de ton de la même manière qu'Alexandre Varenne voyait son métier.

Étudiante : Considérez-vous la presse étudiante comme un vivier de jeunes journalistes, qui y feraient leurs premières armes ?

Fondation Varenne : Dans une certaine mesure, la presse étudiante peut être considérée comme une pépinière. Certains rédacteurs sont professionnels. La Fondation Varenne édite aussi une collection de thèses, en droit, sociologie, politique entre autres. Chaque année, cinq ou six thèses sont choisies. C'est un honneur et une opportunité pour ces étudiants que de voir leur travail récompensé, sans avoir à démarcher une maison d'édition. La Collection Varenne compte près de 20 thèses.

En 2004, la Fondation Varenne a décerné le premier prix au journal *Trajectoire* de l'EJT de Toulouse. *Com'Quoi*, de l'association « Mercurocrom » de l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne, *@parté* de Sciences Po Paris, *La Détresse du Mirail*, de l'association *La Détresse du Mirail*, et *Autrement Chine* de l'association « La route de la soie » de l'INALCO/ESSEC de Villejuif, ont été récompensés.

La Fondation Alexandre Varenne et Marguerite Varenne pour la presse et la communication a créé un concours destiné aux journaux des grandes écoles et universités françaises. 8 000 euros de prix sont offerts chaque année aux meilleurs journaux étudiants.

La Fondation Varenne pour la presse et la communication s'efforce de récompenser des publications étudiantes dans le respect des valeurs promues par Alexandre Varenne. « La qualité de l'homme, la puissance de ses convictions, la netteté de ses messages, son humanisme voltairien, sa modernité citoyenne, ont transcendé, depuis cinquante ans, les barrages que construisent entre elles chaque génération. (...) Il avait pressenti ce besoin d'une presse « citoyenne », ouverte à tous, qui informe, donne à comprendre, mais laisse à ses lecteurs le soin de forger leur propre jugement. Cette exigence de libre communication des idées et des opinions, cette fonction de miroir de la société mais en même temps de porte-parole des citoyens, de manière libre et impartiale, c'est la leçon permanente d'Alexandre Varenne envers le journal qu'il a créé. » Extrait de l'éditorial de Jean-Pierre Caillard, tiré de la brochure sur Alexandre Varenne, éditée par la Fondation Alexandre Varenne et Marguerite Varenne pour la presse et la communication, ndlr.

A.3.2 Le CROUS

15 décembre 2004. Entretien avec Jacques Bouchet, assistant de la responsable du service Culture au CROUS de Paris

Étudiante : Quelle proportion représente la presse étudiante dans les projets qui vous sont soumis ?

Jacques Bouchet : Elle est très faible, de l'ordre de deux à quatre sur la centaine de projets qui nous sont présentés tous les ans.

Etudiante : Quel type de journaux est-ce ? Comment évaluez-vous leur qualité ?

JB : Ce sont soit des journaux sur la vie étudiante, ou des journaux d'humour, mais principalement des journaux culturels et artistiques. Leur qualité est très variable. Certains titres sont très intéressants, et peuvent même égaler, voire dépasser la qualité des magazines trouvés en kiosque. Je pense par exemple à *Kactus*, *A propos*, et *Radio Campus Paris*.

Etudiante : Quel est leur principal défaut ?

JB : Comme toutes les associations, ils sont assez précaires. Disons que la première équipe est toujours très motivée, car c'est elle qui lance le projet, mais après la relève n'assure pas forcément derrière. Parfois ça s'essouffle très vite.

Etudiante : Qu'attendez-vous des journaux que vous financez ?

JB : Nous ne finançons que le lancement du projet, soit le premier numéro, éventuellement les deux premiers. Nous voulons que ces journaux constituent une espèce de lien entre les étudiants. C'est pourquoi nous ne choisissons pas des titres trop orientés vers une certaine matière, pour qu'ils intéressent un maximum d'étudiants, quelle que soit leur filière. Nous choisissons les journaux en fonction du projet qui nous est soumis : la distribution, le coût, le lieu de distribution, la ligne éditoriale... Les journaux choisis sont assez consensuels. Ils sont choisis par une commission comportant des étudiants, des fonctionnaires du CROUS, des représentants des différentes universités de Paris, et des représentants de la Mairie de Paris.

A.4 Liste des principaux journaux cités

- *AlternatiV*, journal réalisé par des étudiants de l'ESIEA (Ecole Supérieure d'Informatique Electronique Automatique) d'Ivry. <http://www.alternativ.fr.st> (pas tout à fait opérationnel)
- *@parté*, journal de l'Association AEIFP (Association des Etudiants de l'Institut Français de Presse), Paris.
- *Artmaniak*, journal réalisé par des étudiants de Sciences-Po, Paris. Couvertures en ligne sur <http://www.bdarts.org/artmaniak.php>
- *Autrement Chine*, journal de l'association « La route de la soie », réalisé par des étudiants de l'INALCO/ESSEC, Villejuif.
- *Le BOcal*, journal de l'AEENS (Association des élèves de l'ENS), Paris. Tous les numéros sur <http://www.cof.ens.fr/bocal>
- *Com'quoi*, journal des étudiants de l'association « Mercurocrom », dans le cadre de la Licence Presse et Communication de l'Université Jean Monnet, Saint-Etienne. Informations sur http://portail.univ-st-etienne.fr/1098889297835/0/fiche__document
- *Dauphine Mag*, journal réalisé par des étudiants de l'Université Paris Dauphine.
- *La détresse du Mirail*, journal réalisé par des étudiants de l'association « La détresse du Mirail », Toulouse. Tous les numéros en ligne sur <http://journal.utm.free.fr/journal.htm>
- *Histoire d'y croire*, journal réalisé par des étudiants de l'Université de Cergy-Pontoise. Informations sur <http://www.u-cergy.fr/article4670.html>
- *Horizon étudiant*, journal réalisé au départ par des étudiants de l'université

- Paris 3-Sorbonne Nouvelle, aujourd'hui étendu à d'autres. En ligne sur <http://www.horizon-etudiant.com/>
- *Insatiable*, journal réalisé par des étudiants de l'INSA (Institut National des Sciences Appliquées) de Lyon. En ligne sur <http://ifaedi.insa-lyon.fr/insatiable>
 - *Kactus*, journal réalisé par l'APPA (Association Pour la Promotion de la Presse Alternative), association fondée par des étudiants.
 - *Le Mensuel de l'Université*, journal réalisé par des étudiants de l'université Paris 12 au départ, aujourd'hui association de loi 1901, national. En ligne sur <http://www.lemensuel.net>
 - *Mie de Pain et Démocratie*, journal réalisé par les étudiants de l'IEP Bordeaux. En ligne sur <http://www.lebde.org/mie-de-pain-et-democratie.php>
 - *MIR*, journal réalisé par des étudiants du Magistère de Relations Internationales de la Sorbonne, Paris I.
 - *Le Poisson Mort*, journal réalisé par des adhérents de l'AEENS (Association des Elèves de l'Ecole Normale Supérieure), Paris. Tous les numéros sur <http://www.cof.ens.fr/pmort/>
 - *Te U'i mata*, journal réalisé par des étudiants de l'Université de la Polynésie Française. Informations sur http://www.upf.pf/vie_etudiante/associations_etudiantes.htm
 - *Toccatà*, journal réalisé par des étudiants de Sciences-Po, Paris. Informations sur http://www.sciences-po.fr/formation/master_scpo/projets_collectifs/toccatà3.htm
 - *27 bis*, journal réalisé par des étudiants de Sciences-Po, Paris.